

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 911

MONTREAL, 12 OCTOBRE 1901

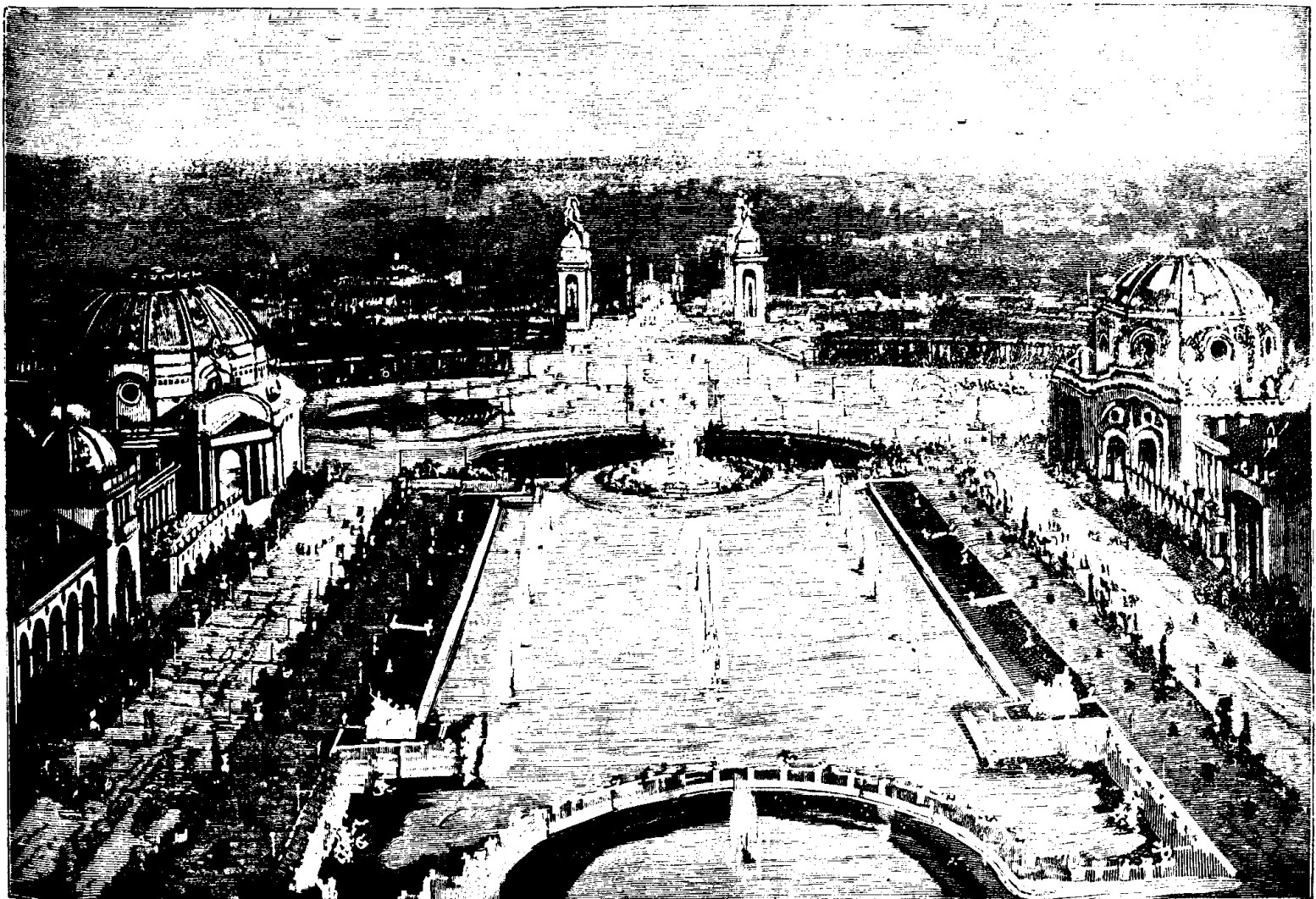
5c LE No



Mme T. Roosevelt et sa fille Ethel



Mme veuve MacKinley



ETATS-UNIS. — Vue de l'Exposition de Buffalo et du Temple de la Musique, ou a eu lieu l'attentat contre M. MacKinley

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 OCTOBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 Mois, \$1.50  
4 Mois, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Le dernier numéro du *Punch*, de Londres, a une caricature représentant le monarque de Turquie passeusement étendu sur un divan et recevant la carte P.P.C. de "M. Constans, ambassadeur de la République française." Abdul-Hamid tire une longue



M. CONSTANS  
Ambassadeur de France à Constantinople



Photo Laprés & Lavergne  
M. LE CHANOINE CHEVREFILS

Vénézuéla et la Colombie sont en proie, chacun à la guerre civile et, bien qu'il n'y ait pas eu de déclaration de guerre, en état d'hostilité l'un contre l'autre. Ces troubles, s'ils n'aboutissent à rien autre, auront toujours fait jaillir une figure, celle d'un homme de caractère, celle du président de la république vénézuélienne, M. Cipiano Castro. Dès le commencement des troubles, il s'est investi d'une véritable dictature, suspendant, par un décret, les droits constitutionnels. Armé de ces pouvoirs illimités, il



THEODORE ROOSEVELT  
Le nouveau président des Etats-Unis



ABDUL-HAMID  
Sultan de Turquie

bouffée de son narghileh, achève, en guise de clin-d'œil, de clore un de ses deux yeux abrutis, et se monologue : "En somme, à eux tous, les ambassadeurs n'ont pas fait grand mal à la Chine ; ce n'est vraiment pas la peine de s'alarmer outre-mesure sur le départ de M. Constans."

Et le sultan tire une seconde longue bouffée de hachisch... L'ambassadeur français a quitté Constantinople. Et l'on n'entend plus parler de rien.

En Chine, la vengeance de l'Europe a condamné à mort les fomenteurs du soulèvement boxeur. Pour assurer l'aisance à leurs familles, des malheureux se sont prestement évadés pendant que des innocents se faisaient cérémonieusement exécuter sous le regard rigide de l'Europe en ambassade. Les plénipotentiaires n'y ont vu que le feu des ornements princiers dont les madrés Boxeurs avaient couvert les épaules de leurs bénévoles suppléants.

Ainsi, en Turquie, le sultan se dispose à faire son petit Boxeur et à monter d'un autre cran le coup à l'Europe naïve.

Quand il lui faudrait coiffer d'un fez de ministre et envoyer à la décapitation un mannequin, il estime que c'est plus amusant que de lâcher son narghileh pour supplier un ambassadeur de ne pas partir.

On a beau dire, on sait comment prendre les choses dans ces pays barbares.

\*\* Depuis personne ne sait combien de temps le

fait tête à la fois à l'insurrection et à l'ennemi colombien ; il emprisonne et bannit ; et, dans des proclamations enflammées, il fait appel au patriotisme des Vénézuéliens pour défendre la souveraineté et l'intégrité du territoire national, menacé de loin, par d'autres voisins plus terribles, les Etats-Unis.

\*\* Et si maintenant Roosevelt était à son tour assassiné ? La présidence des Etats-Unis passerait au secrétaire d'Etat, puis au secrétaire du trésor, au secré-



M. C. CASTRO  
Président du Vénézuéla

taire de la guerre, au procureur général, au maître des postes, au secrétaire de la marine et enfin au secrétaire de l'intérieur, pourvu toujours que le successeur désigné par la constitution soit un citoyen né aux Etats-Unis.

Roosevelt est le cinquième vice président qui arrive à la présidence par suite de la mort du premier officier de la république. Les autres furent : John Tyler, qui succéda à W.-H. Harrison, à la mort de celui-ci, le 4 avril 1841 ; Millard Fillmore, succédant à Zachary Taylor, mort le 9 juillet 1850, Andrew Johnson, succédant à Abraham Lincoln, mort le 15 avril 1865 et Arthur, succédant à Garfield, mort en septembre 1881. Aucun de ceux-ci ne fut élu pour un deuxième terme.

Avant 1886, la présidence allait de droit, après le vice-président, au président de la Chambre des députés, mais depuis cette date la constitution a été changée.

\*\* Une belle fête se célébrait, la semaine dernière, à Saint-Anne de Bellevue. Les noces d'or sacerdotales du vénérable curé de cette paroisse, M. le chanoine Chevrefils ont en effet été le prétexte d'un respectable rassemblement d'un grand nombre de prêtres et de citoyens qui attendaient cette occasion d'honorer solennellement le vigilant pasteur qui, depuis cinquante ans, porte la parole qui pardonne, qui console et qui fortifie, qui maintient réuni le troupeau sans jamais se lasser de rechercher les brebis éloignées.

Pour arriver bon dernier, LE MONDE ILLUSTRÉ n'en

est pas moins heureux d'offrir à M. le chanoine Chevrefils ses félicitations et ses vœux de félicité.

\*\* Dans la plupart des pays soi-disant civilisés existe la coutume du duel. Pour n'être pas approuvé par les dogmes du duel à cependant ceci de bon qu'il inspire une crainte salutaire à certains taquineurs que l'assurance de l'impunité rend assurément insupportables ; et quelques petites piqûres ont souventes fois transformé pour le mieux des caractères qu'une hardiesse intempestive avait faits dangéreux.

Le duel n'existe pas au Canada, car M. Louis Fréchette aurait déjà invité sur le terrain M. l'échevin Martineau. Ce dernier, dans un mouvement de philanthropie aussi louable en soi que préjudiciable à la littérature, s'est permis de représenter au conseil municipal, toutes proportions gardées, les constables spécialement engagés pour la visite à Montréal du duc et de la duchesse d'York et de Cornouailles ont été plus maigrement salariés que, pour une ode rimée l'a été M. Fréchette.

Le poète traite l'échevin d'individu, de drôle, etc, lui carabine un démenti assez gros pour servir de prétexte d'un duel au canon. Martineau riposte en produisant des documents. Fréchette répète le démenti. Et—patate !—tout s'arrête stupidement quand tout était si bien commencé. C'est le poème, l'ode qui s'achève en prose. C'est un long-feu, comme la visite de Leurs Altesses.

\* \* Non, la langue française en Amérique n'est pas morte. Le congrès de Springfield l'a proclamé éloquemment. Sept-cent-cinquante délégués de la colonie canadienne-française aux Etats-Unis se sont rassemblés à Springfield et se sont déterminés à obtenir de Rome et de Washington le redressement des griefs des Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York. Nos compatriotes exilés obtiendront pour leurs enfants des écoles et des églises où ils apprendront à vénérer la langue et la foi de leurs ancêtres.

Faut-il donc s'exiler pour sentir renaître en soi la flamme patriotique. Le ferait croire notre insouciance à voir en quelle piètre estime est tenu au Canada le langage de nos pères. Nous manquons de patriotisme !

\* \* Demandez aux artistes.

Suzor Côté expose en ce moment, chez Scott, une réellement intéressante collection des toiles qu'il a peintes durant son dernier séjour en France. M. Côté a du talent, du talent consacré par le Salon de Paris. Ses toiles sont bonnes, quelques-unes sont même très bonnes, si bien que nos concitoyens anglais—ceux qui ont voyagé et, par la fréquentation des musées, ont appris à discerner une toile proprement broyée d'une autre à peine recouverte de peinture—sont en train d'accaparer les tableaux de Côté.

Le jeune artiste nous disait :

—La vente va, pardieu, à merveille ; mais je suis cependant affligé de constater combien nos compatriotes s'intéressent peu à l'évolution de l'art au Canada. La plupart de mes toiles sont déjà vendues et, sur une trentaine de preneurs, un seul Canadien-français...

N'en manque pourtant pas de Canadiens-français qui ont eu les moyens de couvrir de riches tentures et d'inscriptions anglaises leur façade à l'approche de Leurs Altesses. Nous manquons de patriotisme ! !

\* \* Entendu à un récent fashionable concert. Une pianiste quelconque est en train d'avaloir les louanges en majeur que lui canonne un admirateur aussi connaisseur que spirituel :

Elle (désespérée). J'espère au moins que vous n'avez pas remarqué cette malheureuse note que j'ai donnée dans mon introduction.

Lui (la bouche et les yeux en cœur). Laquelle, chère mademoiselle ?

HENRY D'ELS.

**DERNIER SOURIRE**

A Mademoiselle M. T.

Après avoir prodigué ses merveilleuses richesses, l'été s'était enfui et, attristées de son départ, dans les bois et les vergers, les feuilles jaunissaient. Quelques fruits, oubliés dans les branches les plus hautes, semblaient voir avec regret l'automne à son déclin.

Dans les parterres, les fleurs que la première gelée n'avait point fanées ouvraient leurs corolles embaumées, avides des derniers baisers du soleil.

Déjà, de leurs tremblantes feuilles, les saules étaient dépouillés. Fiers et orgueilleux de leur colossale stature, les ormes vigoureux, dans un défi jeté aux vents refroidis, s'obstinaient à garder leurs feuillages verts. Les érables, amoureux du soleil, s'étaient imprégnés de l'éclat de ses rayons, au point que leurs teintes vert, pourpre et or, pouvaient exciter la jalousie du plus bel arc-en-ciel.

Partout, depuis le sommet de la colline, d'où descendent en murmurant de clairs petits ruisseaux, jusqu'au fond de la plaine, où paissent les troupeaux, on entendait les oiseaux qui, mystérieusement avertis de l'approche des frimas, chantaient leurs derniers et plus doux refrains. Les fleurs des jardins, celles des prés et des champs, comme leurs sœurs des bois, exhalaient leurs plus suaves parfums et, aux passants amoureux de la nature, elles adressaient leurs derniers et plus beaux sourires.

Le ciel lui-même, qui se sent envahir par de bien froids courants, essaie de se souvenir du printemps.

Entre deux nuages bien sombres, qui jettent sur la terre leur ombre pleine de tristesse, le soleil apparaît, illuminant tout, faisant les fleurs plus belles encore, plus doux le chant des oiseaux, plus pures et plus cristallines les perles que la rosée a posées au bord des feuilles.

Sous ce suprême effort du ciel qui féconde, la terre qui produit, adresse à l'homme, son maître et souverain, son dernier et plus charmant sourire.

HENRI BERNARD.

**PETITE POSTE**

M. R. S.—Il sera fait comme vous le désirez. Quant au reste, vous aurez votre tour bientôt. Merci.

Reine des fleurs.—Ne pouvons publier sans retouche votre "Souvenir des chers disparus." L'article a de l'envolée, mais n'est pas suffisamment travaillé.

Mlle Solange.—Ce volume est très intéressant et instructif. Je vous dois le bonheur qu'il me cause. Merci de tout cœur.

Mme P. L., Saint-Jean.—D'abord, vous ne nous donnez pas de nom responsable ; secondement, votre poésie a besoin d'infiniment de culture avant d'être en forme : pour ces deux raisons, vous nous excuserez de ne pas publier, cette fois.

Fougère des Bois.—Publierons bientôt. Vous serez forcée, dites-vous, de gagner votre pain par le travail. Soyez fière de cette nouvelle épreuve que le Ciel vous envoie. Travailler n'est pas se déshonorer, croyez-moi. Faites vous une provision de courage et de bons principes, car vous frôlez peut-être des impudences et des rudesses ; je sais que vous avez les armes nécessaires à "ces" nouveaux combats ; mais, de grâce, ne vous désespérez pas. Bon succès. Et croyez à ma grande sympathie et à ma sincère admiration.

**M. URBAIN LEDOUX ET SON ŒUVRE**

Non, le titre n'est pas trop prétentieux, quoique l'on en dise.

La comédie française du Monument National est bien l'œuvre de M. Ledoux.

C'est déjà bien gentil de sa part d'avoir réussi à fonder un théâtre national, composé presque en entier d'éléments canadiens-français, de mettre pour une fois en pratique, cette théorie que les Canadiens, gens supérieurement doués, pourraient, s'ils le voulaient, faire aussi bien, sinon mieux que bien des étrangers, en matière d'art.

Mais, voilà la principale raison qui nous fait appeler la comédie française du Monument, l'œuvre de M. Ledoux. Ce dernier a été le premier à avoir l'idée de fonder un conservatoire dramatique, où notre jeunesse pourra aller étudier gratuitement, l'art de la scène. Des professeurs diplômés de Paris auront charge des cours, qui commenceront plus tard.

Former des sujets pour la scène, initier les nôtres aux subtiles beautés de l'art, creuser le premier sillon d'une école canadienne-française qu'accréditera l'avenir, et ce, sans le secours des fonds municipaux et gouvernementaux, n'est-ce pas là une œuvre, une œuvre sainement patriotique, capable d'illustrer son promoteur ?

C'est pourquoi il faut encourager avant tout notre scène canadienne-française, ne pas laisser périliciter si noble entreprise. Les débuts, comme tous autres, ne sont peut-être pas parfaits, mais il faut donner à nos jeunes artistes le temps d'étudier, d'apprendre, de se former.

Ils n'ont eu jusqu'ici d'autres conseils que ceux de leur expérience personnelle. Ils ont commencé par nous donner du drame et de la comédie légère, et ils finiront, si on les encourage, par nous donner, de talentueuse façon, de la haute comédie et de la tragédie classique.

Il faut, avant tout, les encourager, ne pas leur jeter la pierre et tuer dans l'œuf, comme tant d'autres précédentes, une entreprise éminemment nationale.

M. Ledoux a droit à toutes nos considérations et félicitations pour le but très noble qu'il s'est proposé d'atteindre, au prix des plus grands sacrifices pécuniaires ou autres.

M. Ledoux n'a que vingt-huit ans, il a débuté jeune dans la vie, a beaucoup d'expérience et est l'homme qu'il faut pour mener à bonne fin semblable entreprise.

Le gouvernement américain le nommait consul aux Trois-Rivières, dès l'âge de vingt-trois ans, alors que la profession d'avocat lui souriait là-bas.

Il a fondé une bibliothèque publique, aux Trois-Rivières, et a pleinement réussi dans la tournée artistique qu'il entreprenait, en mai dernier, avec les artistes des Soirées de Famille.



M. URBAIN LEDOUX

C'est un philanthrope qui vise au bien de la communauté et a en horreur toute idée de spéculation individuelle. C'est de plus un homme d'action, qui sait battre le fer quand il est chaud.

D'aucuns disent peut-être un audacieux, mais il ne faut pas oublier qu'à ceux-là seuls, dame fortune distribue ses faveurs ; c'est-à-dire du succès dans l'entreprise. Et, si cette entreprise est essentiellement nationale, tant mieux !

Bravo, M. Ledoux, on vous encouragera, vous et vos artistes, et nous aurons notre conservatoire dramatique !

GUSTAVE COMTE.

**L'ÉGLISE DE JOLIETTE**

(Voir gravure)

On sait déjà l'accident grave arrivé à l'église de Joliette, lundi le 16 septembre dernier, vers les deux heures de l'après-midi. Un cyclone a arraché de sa base le majestueux clocher, l'envoyant s'affaler de toute sa longueur à travers la toiture, qu'il a partiellement défoncée, sans cependant l'abattre entièrement et y restant, pour ainsi dire, suspendu entre ciel et terre. Les cloches seules sont tombées jusque dans la nef, sans même se fêler.

Tout l'édifice se trouve grandement compromis ; mais les ingénieurs et architectes espèrent, pourtant, trouver le moyen d'arracher le clocher à son étrange position, sans avoir à sacrifier entièrement l'église.

**A NOS LECTEURS**

Par erreur, notre dernière livraison portait le numéro 910 au lieu de 909. Nous prions les intéressés d'en prendre note.

## A VIGNY

Flots d'amis renaissants ! puissent mes destinées  
Vous amener à moi, de dix en dix années !  
A. DE VIGNY.

Poète, ton désir n'est donc pas exaucé ?  
La génération où tu désirais vivre  
Ne connaît même pas le titre de ton livre :  
Et tu n'as pas le droit de t'en croire offensé !

Car notre siècle ingrat se moque du passé ;  
Trop dans le terre à terre, il ne daigne plus vivre  
Vos exemples fameux, ainsi qu'un soldat ivre,  
Qui souille le drapeau qu'il devrait embrasser !

Mais qu'importe l'oubli de l'orgueilleuse foule,  
Quand on retrouve encor, au milieu de sa houle,  
Quelques humbles amis, qui vous sourient parfois ?

De réveiller le mépris, un peu de bienveillance  
Qu'il réveille chez eux, un peu de bienveillance ?  
Mieux vaut un large esprit que cent cerveaux étroits !  
YVES DE RAILL.

## IDYLLE SUR LA PLAGE

(Suite et fin)

Plusieurs mois s'écoulaient, sans apporter de changement dans la vie de René ; pas un mot, pas un indice pouvant le porter à croire qu'Eglantine fût vivante.

En dépit de sa douleur, le commandant de Lévis n'était pas demeuré inactif. On annonçait, pour le 10 mai, au Havre, la revue de l'escadre dans lequel il commandait le *Lancier*, formidable cuirassier, avait été le théâtre récent, à l'honneur de la France, des combats de notre héros. Ses connaissances approfondies de l'art militaire, son tact, ses brillantes qualités d'esprit, l'ayant signalé à l'attention de son vice-amiral, celui-ci l'avait chargé d'une mission de haute importance, touchant les préparatifs de la démonstration.

Rien n'avait été négligé pour rendre imposant le déploiement naval. Très sympathique au monde parisien, le nom de René était toutes les bouches ; les journaux ne tarissaient pas de louer à son adresse. Il avait obtenu de son chef la faveur de donner, après la revue, une réception intime à bord du *Lancier*, où les dames seraient admises. En conséquence, bon nombre d'invitations furent lancées, la fête promettait des sensations.

\* \*

Mme Bernard avait tenu son mari au courant des détails de son voyage ; Eglantine se portait à merveille. Les nombreuses distractions qu'offraient, sans cesse, les nouveautés du monde qu'elle traversait semblaient avoir éloigné les noirs soucis qui hantaient son âme. Selon toute prévision, les voyageuses seraient de retour à Paris, dans les premiers jours de mai. Ce fut donc au cours de cette effervescence de louanges autour du nom de René, qu'elle réintégraient leur domicile parisien. Le capitaine Bernard ne pouvait se lasser d'exprimer la joie qu'il éprouvait de leur retour, combien il constatait que le voyage leur avait été favorable. Comme Mlle Du Bauval était belle, avec quel orgueil il allait la conduire à la revue navale ; la présenter à son ami le commandant de Lévis ; quelle heureuse idée... lorsque Mme Bernard reçut, dans ses bras, la jeune fille, qui, comme mue par un ressort, s'était subitement levée, et allait rouler sur le parquet !... Promptement remise de ses nerfs, elle s'excusa de ce mouvement. Son cœur était rempli de tant d'émotions que son secret faillit lui échapper.

Le jour de la revue approchait, le capitaine venait de rappeler à ces dames que, le lendemain, il se ferait leur chevalier.

Ce dernier était très en vue parmi les officiers de la marine française, et au mieux avec le commandant de Lévis, qui n'avait pas manqué de le convier à la réception qu'il allait donner à bord de son navire.

\* \*

Est-il un bonheur plus grand que celui qu'éprouva

Eglantine, à la nouvelle que son fiancé existait encore ? Pourtant, un doute cruel se glissait dans son esprit : elle allait le revoir, le noble jeune homme qu'elle avait connu sur la plage enchanteresse de D..., auquel elle avait voué un amour éternel, mais lui ?... lui René, vers qui tant de jolis yeux allaient se tourner, que tant de splendides beautés allaient entourer, n'avait-il pas oublié la pauvre orpheline ?... si humble, si petite ?... Peut-être ! Cette pensée lui mettait une épine dans l'âme.

— Oh ! se disait-elle, frémissante, si il en était ainsi... je maudirais la mort qui m'a épargnée !...

\* \*

Il était de bonne heure lorsque, le lendemain matin, Mme Bernard, doucement, vint frapper à la chambre d'Eglantine.

— Je vous demande pardon, ma chère, de ne pas vous en avoir prévenue plus tôt. Je désirais vous causer une petite surprise. A l'aide des proportions de votre buste, soigneusement enrégistrées chez votre modiste, j'ai commandé pour vous une toilette spéciale, pour la réception du commandant de Lévis. Je vous l'apporte, convaincue qu'elle siéra à votre beauté.

Bien que modeste, notre héroïne était enchantée de ce riche cadeau, élégant accessoire qui allait ajouter à ses grâces.

\* \*

Onze heures sonnaient lorsque les manœuvres de l'escadre commencèrent.

Eglantine était remplie d'admiration à la vue de ce spectacle nouveau pour elle. A peine avait-elle pu, au cours du mouvement de la flotte, apercevoir René. Comme il était beau sous son costume de marin ! Ses traits conservaient cette placidité noble qu'elle lui avait toujours connue, mais il y avait des éclairs dans ses yeux. Oh ! elle aurait voulu voler à lui, se suspendre à son cou, lui crier son amour !

Bientôt l'heure suprême allait sonner. Le pont du *Lancier* était illuminé, pavoisé, orné de panoplies d'armes, décoré de festons odoriférants ; déjà le défilé des invités se pressait vers le navire.

Comme elle tremblait, la pauvre orpheline, en traversant la passerelle, comme elle paraissait incertaine, sa démarche sur le pont de l'énorme masse flottante. Soudain, elle venait de l'apercevoir !... Il était là, debout, le sourire aux lèvres, un pli de douleur au front. Oh ! son rêve... son rêve !... Des groupes l'entouraient, chacun se pressait à ses côtés... Déjà il souhaitait la bienvenue au capitaine Bernard... Tout à coup, sans que les circonstances pussent réagir, sans que les convenances fussent ménagées, un même cri s'échappa de deux poitrines... Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre !...

Cet incident, comme bien on le pense, causa un certain émoi parmi les hôtes du commandant.

L'éclatante beauté d'Eglantine, son noble maintien, ses grâces, pouvant faire croire à un être surnaturel, ne devaient laisser place à d'autres sentiments qu'à celui d'une profonde admiration pour sa personne.

Néanmoins, René crut nécessaire d'excuser cet embrassement spontané. Brièvement, il fit le récit de son séjour au Canada, décrivit le naufrage de notre héroïne, parla des maux qu'il avait soufferts, sur la plage de D..., de la douleur qu'il n'avait pu, même sur le sol de la patrie, détacher de son âme ; enfin, des actions de grâce qu'il avait à rendre au Ciel, de ce retour inespéré de bonheur, et finit en présentant à tous sa fiancée.

Ses paroles provoquèrent des larmes et soulevèrent de vives acclamations. La soirée fut gaie et brillante. Nous l'avons dit, M. de Lévis était sympathique à son monde : personne n'eut voulu se retirer sans applaudir à sa félicité.

\* \*

Deux mois se sont écoulés depuis les derniers événements racontés.

Le village de D... avait vu revenir sur sa plage les hôtes de l'année précédente. Selon toute apparence, le souvenir de la pauvre Eglantine était effacé de la

mémoire de tous, lorsque, par une belle après-midi de juillet, un trois mâts, arborant les couleurs françaises, vint jeter l'ancre à quelques distances du rivage. A en juger par les silhouettes de ses canons étincelants sous les feux du soleil, ce vaisseau devait appartenir à la marine militaire de France. L'instant d'après, du bord l'on vit s'agiter un drapeau. Sans doute, c'était un signal, car, au même instant, M. Duval, le propriétaire de l'hôtel Du Cap, accompagné d'un marin dont les traits rappelaient le vieux serviteur de René de Lévis, s'embarquèrent sur le *Royal* et se rendirent auprès du navire.

— Noël ! s'écria tout à coup Eglantine qui, depuis son sauvetage, n'avait pas revu le marin, que ses nouvelles fonctions avaient appelé hors de France.

— Oui, ma chère, répondit le commandant de Lévis, pour des raisons que tu connaîtras bientôt, je me suis fait précéder par mon brave marin.

En un clin d'œil, Noël était sur le pont de la frégate.

— Oh ! fit-il, tombant aux genoux de la jeune femme, que je suis heureux de vous revoir. Ah ! madame, j'ai bien mérité cette joie. Si vous saviez combien j'en ai avalé de ces jurons, pour demeurer fidèle au vœu que je m'étais imposé en faveur de votre salut.

J'en éprouve comme un tourment volcanique. Peu importe, je suis prêt à continuer ma pénitence, si le grand Maître veut ne plus mettre d'entraves à votre bonheur.

— Merci, mon brave Noël. Il faut espérer que le Ciel saura m'épargner de nouveaux malheurs, comme il t'accordera de longs jours, et une couronne à ton mérite.

Ce fut avec une sensible émotion que nos héros, accompagnés M. et Mme Bernard, saluèrent de nouveaux mortels de voir, dans une même condition de bonheur, les lieux où ils vécurent heureux.

Il serait difficile de peindre l'étonnement que manifestèrent leurs anciens amis, à la vue de René et d'Eglantine.

On se refusait à croire ce qui semblait être la résurrection de la jeune personne. Il fallut bien se rendre à l'évidence, lorsque le commandant leur présenta sa femme.

Ce fut alors un abattement général, chez ses anciennes compagnes d'autrefois.

— Combien, se dirent-elles, le hasard avait mal servi le goût, les préférences de M. de Lévis ! Son choix eût été bien autrement apprécié de ses concitoyens, s'il eût épousé l'une d'entre-nous.

— Il serait bien à souhaiter, ajoutait on, que ces étrangers ne fussent pas long séjour ici, car cette petite semble être l'objet de beaucoup trop d'attention de la part de son mari, cela devient agaçant.

Rien de ce qui se passait dans l'âme de ces gens incorrigibles n'échappait à la perspicacité de nos héros ; ils en éprouvaient une certaine jouissance. C'était la juste revanche du mépris qu'on avait témoigné à l'endroit de la pauvre fille et qu'on s'efforçait d'exprimer encore à l'aveugle de la jeune épouse, dont le bonheur manifeste semblait insupportable à celles qui ne pouvaient plus ni l'attaquer ni le détruire.

Quinze jours après leur arrivée à D... en compagnie de leurs hôtes enchantés des beautés pittoresques du Canada, M. et Mme de Lévis faisaient de nouveau voile vers la France.

WILFRID LOCAT.

## "JEAN SANS NOM"

Notre collaborateur, M. Régis Roy, d'Ottawa, a dramatisé le roman canadien de M. Jules Verne : *La Famille Sans-Nom*, publié en feuilleton dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*. Il en a fait une pièce mélodramatique, en quatre actes, à six tableaux.

La pièce, composée il y a déjà plusieurs années (1897), sera probablement jouée à Ottawa prochainement, par le Cercle des Soirées de Familles, de cet endroit, au profit d'une institution charitable.

Ce drame, tel qu'agencé par M. Roy, a de fort jolies scènes, et fera bon effet sur le théâtre canadien.



## TROUVAILLES ET CURIOSITÉS

## L'IMPOT SUR LES CÉLIBATAIRES A TRAVERS LES AGES

Il est de nouveau question d'imposer les célibataires. C'est le moment de prouver, là-dessus, son érudition...

On sait que déjà, chez les Romains, les malheureux célibataires ont été inquiétés, sous le règne d'Auguste, par la loi Julia et surtout par la loi Papia Poppaea, que M. Duruy a qualifiée "le plus grand monument de la législation romaine depuis la loi des Douze Tables."

On considérait comme célibataires les hommes non mariés à vingt-cinq ans, les femmes à vingt, ou les hommes qui ne se mariaient qu'après soixante ans, et les femmes après cinquante.

L'an 9 de notre ère, à l'occasion des victoires de Tibère, Auguste fit célébrer des jeux par les consuls. Les chevaliers profitèrent de cette circonstance pour demander l'abrogation de la loi sur les célibataires.

Auguste les rassembla dans le Forum, les divisa en deux groupes : l'un composé des célibataires, l'autre, beaucoup plus nombreux, comprenant les pères de famille. Il félicita vivement ceux-ci du bon exemple qu'ils donnaient, et mit en relief les heureux effets que le mariage avait produits pour la nation romaine :

Peu nombreux, à l'origine, dit-il, nous avons fini, pour avoir cultivé le mariage et procréé des enfants, par surpasser tous les peuples, non seulement en courage, mais encore en population.

Après avoir distribué ou promis des récompenses à ces excellents citoyens, Auguste, s'approchant de ceux de l'autre groupe, leur adressa ces dures paroles :

J'éprouve un étrange embarras vis-à-vis de vous, que je ne sais de quel nom appeler. Hommes ? Vous ne faites aucune œuvre d'hommes. Citoyens ? Autant qu'il est en vous, vous laissez périr la cité. Romains ? Vous vous efforcez d'en abolir le nom... Quel moyen de propagation resterait-il à l'humanité, si les autres faisaient comme vous ?

Vous avez beau appeler facile et libre cette vie que vous avez choisie, cette vie exempte des ennuis causés par une femme et des enfants, vous ne différez en rien des brigands et des bêtes les plus féroces.

A la suite d'un long discours en ce sens, où il s'efforçait de frapper leur esprit par des paroles d'une sévérité peut-être excessive, Auguste fit porter par les consuls la loi Papia Poppaea, dont Tacite, dans ses *Annales*, constatait ainsi les fâcheux résultats :

On parla ensuite (sous Tibère) d'adoucir la loi Papia Poppaea, supplément à la loi Julia, qu'Auguste avait imaginée, dans sa vieillesse, pour augmenter les peines contre le célibat et le revenu du fisc. Cette loi ne fit pas contracter plus de mariages ni élever plus d'enfants ; on gagnait trop à n'en pas avoir. Du reste, elle servit à grossir le nombre des victimes, dans un temps où les délateurs, par leurs interprétations arbitraires, bouleversaient toutes les fortunes et où l'on souffrait autant de la loi qu'autrefois du crime...

L'avortement de cette tentative n'a pas empêché Voltaire de revenir, à plusieurs reprises, sur l'idée d'imposer les célibataires. Il est vrai qu'il avait, sans nul doute, l'arrière-pensée de frapper les membres du clergé et les ordres religieux.

A l'article MARIAGE, de son *Dictionnaire philosophique*, il écrivait :

J'ai entendu un raisonneur qui disait : — Engagez vos sujets à se marier le plus tôt qu'il sera possible ; qu'ils soient exempts d'impôt la première année et que leur impôt soit reporté sur ceux qui, au même âge, seront dans le célibat.

Et, à l'article FERTILISATION :

S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat est pernicieux. Je ne sais s'il ne serait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille et la capitation de quiconque ne serait pas marié à vingt-cinq ans.

Et voici comment Condorcet, en 1784, jugeait l'idée préconisée par Voltaire :

Cette loi ne serait ni juste ni utile ; le célibat, dans aucun système raisonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit ; et une surcharge d'impôt serait une véritable amende. D'ailleurs, si cette puni-

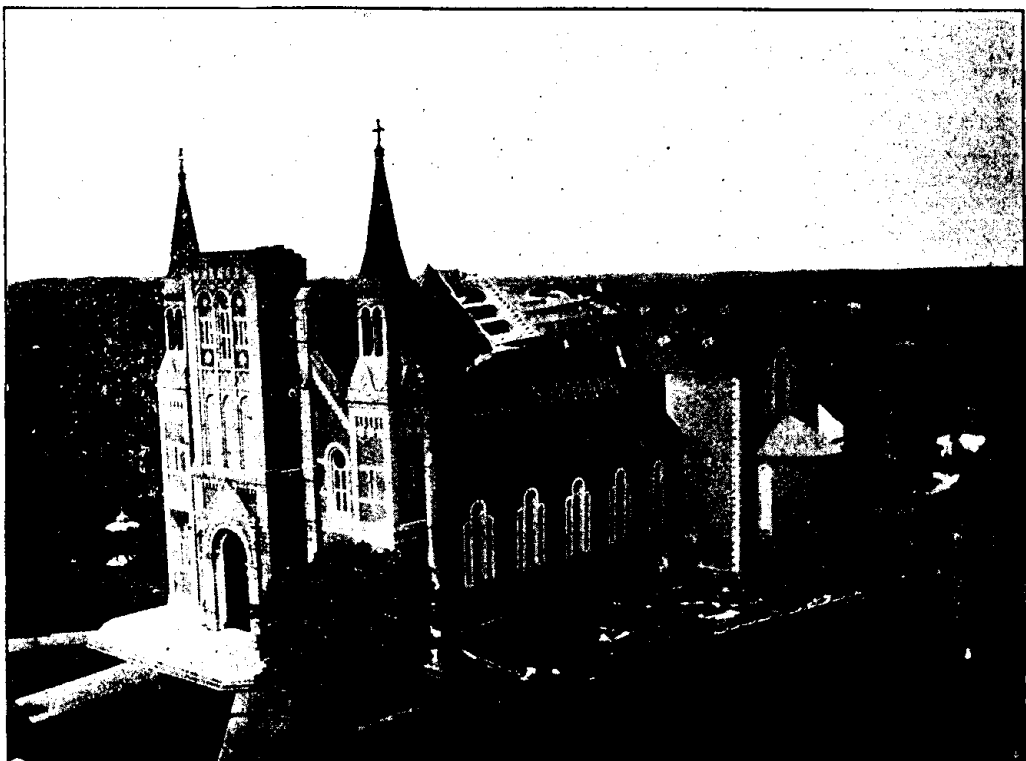


Photo. A. Allain, Joliette

## L'ÉGLISE DE JOLIETTE ET SON CLOCHER RENVERSE PAR UN CYCLONE

tion est assez forte pour l'emporter sur les raisons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais, et la population qui résultera de ces mariages ne sera ni fort nombreuse ni fort utile.

On ne saurait parler plus sagement. Néanmoins, en 1790, l'Assemblée Constituante, s'inspirant de l'opinion d'Auguste et de Voltaire, vota, le 27 octobre, l'article 17 de la loi sur la contribution mobilière, qui était ainsi conçu :

Les célibataires seront imposés dans la classe supérieure à celle où leur loyer les placerait.

Quelqu'un ayant proposé d'étendre cette mesure aux célibataires du sexe féminin, le député Foucault répliqua :

Je combats les principes des préopinants par une seule question : Est-il un seul de vous qui connaisse une fille qui ait refusé le mariage ?

Cet argument, quoique d'une valeur très contestable, mit fin à la discussion.

Le 7 thermidor an III (25 juillet 1795), la Convention rendit, à son tour, un décret qui contenait cet article :

Les hommes et les femmes, âgés de plus de trente ans, et non mariés, seront tenus de payer un quart en sus de toutes leurs contributions personnelles et taxes somptuaires.

Les veufs et veuves qui ont des enfants, ou qui n'atteignent le veuvage qu'après quarante-cinq ans, sont affranchis de ce paiement.

Enfin, le 3 nivôse an VII (23 décembre 1798), le Conseil des Anciens acceptait les articles suivants de la résolution relative à la contribution personnelle pour l'an VII :

Les loyers d'habitation des célibataires seront surhaussés de moitié de leur valeur.

Seront réputés célibataires les hommes seulement âgés de trente ans, et non mariés ou veufs.

Les femmes, de quelque âge qu'elles soient, ne seront point assujetties aux dispositions concernant les célibataires.

Il est à présumer que M. Piot, et ceux qui prendront la défense de son projet, auront à cœur de démontrer, statistiques en main, que ces diverses mesures ont eu pour effet d'augmenter, dans des proportions appréciables, le nombre des mariages et celui des naissances.

Mais il est bien probable aussi que les pauvres célibataires ne resteront pas sans défenseurs.

ROGER ALEXANDRE.

## EXPRESS-POCHADE

Mme Poulard.—Non, madame Petitpois, moi je ne m'occupe jamais de ce que font les voisins ; chacun pour soi et chacun chez soi.

Mme Petitpois.—Vous avez raison, les affaires des autres ne nous regardent pas ; je ne suis pas comme les Fouilletout, qui savent tout ce qui se passe à tous les étages.

Mme Poulard.—Et pourtant si l'on voulait, on pourrait passer pour aussi bien renseigné qu'eux. Ainsi, il y a les Passepoil, au-dessus de nous, qui ont tous les jours des scènes de ménage épouvantables.

Mme Petitpois.—Ah !

Mme Poulard.—Et qui se chamaillent souvent jusqu'à une heure du matin ; eh bien ! je pourrais aussi aller le raconter à tout le monde, mais ça n'est pas dans mes habitudes.

Mme Petitpois.—Vous avez bien raison, allez. C'est comme les Bolencrin, dont la demoiselle joue du piano toute la journée. Eh bien ! il n'est seulement pas payé leur piano.

Mme Poulard.—Pas possible.

Mme Petitpois.—Non, ni leur piano, ni tout ce qu'ils ont chez eux. Tout ça c'est pas à eux, j'ai encore vu hier un huissier qui sonnait à leur porte.

Mme Poulard.—Ah ! qui est-ce qui aurait jamais cru ?

Mme Poulard.—N'est-ce pas ? Et pourtant c'est comme ça. Mais encore une fois, qu'est-ce que ça peut faire aux gens ?

Mme Poulard.—Bien sûr, ils ne demandent rien à personne. Les Gibonneau non plus, bien qu'ils n'aient pas le sou et qu'ils soient tout le temps à recevoir du monde.

Mme Petitpois.—Les Gibonneau ? vous croyez ?

Mme Poulard.—Parfaitement, je le sais par le cousin d'un ami de mon mari ; mais c'est leur affaire après tout.

Mme Petitpois.—Comme vous dites, et je ne comprends pas les gens qui se mêlent de ces affaires-là.

Mme Poulard.—Je suis tout à fait de votre avis, madame Petitpois, ce que l'on sait, on le garde pour soi.

Mme Petitpois.—C'est ce qu'il y a de mieux à faire et si tout le monde faisait comme nous, il n'y aurait jamais de cancans sur Pierre et Paul.

L'avenir, en amour, fait oublier le passé.—MME DE SÉVIGNÉ.

## LE COLORISTE

Le bel automne a peint la forêt tout entière !  
Tous les fruits sont vermeils et les épis sont d'or.  
Il a semé partout plus de richesse encor ;  
Laisant plus de beauté qu'à la saison dernière.

Tous les arbres sont teints de multiples couleurs ;  
D'un plus vif coloris, la feuille est écarlate,  
Et toute la nature en son triomphe éclate,  
Belle et parée autour de mille autres splendeurs !

L'astre d'or, sans sa flamme et ses rayons torrides,  
Prête à l'azur des cieux un séduisant éclat !  
Et redonne à la rose un plus riche incarnat,  
Une teinte plus vive et des reflets splendides !

Un soir... sous la feuillée, à travers les buissons,  
Un bruissement timide aussi... s'est fait entendre ;  
C'est l'écho d'un secret mélancolique et tendre ;  
C'est l'amoureux zéphyr, qui redit ses chansons.

L'oiseau frileux revient au nid de la chaumière ;  
Loin des rudes frimas à couvrir des vents !  
Il y revient, poussé par l'haléine des autans !  
Jusqu'au séjour soyeux où jaillit la lumière.

C'est aux beaux jours d'automne, où paraît ce tableau,  
Qu'on voit au fond du cadre un humble paysage,  
Que laisse sur sa route un oiseau de passage,  
Dont l'aile frémillante a servi de pincean.

Hahnville, La. 1901.

ULLA.

## SILHOUETTE LITTÉRAIRE

M. WILFRID LOCAT

A notre époque, où s'exhibent tant de réputations surfaites, on éprouve toujours une légitime fierté à rendre hommage au véritable mérite. Aussi, LE MONDE ILLUSTRÉ s'estime-t-il heureux de présenter aujourd'hui à ses lecteurs M. Wilfrid Locat, comme littérateur distingué, et artisan de lui-même.



Photo. Lapres &amp; Lavergne

Au coin de terre qui nous a vus naître se rattache souvent le secret des qualités ou des défauts qui nous caractérisent. Ainsi, le site pittoresque et enchanteur de Saint-Henri de Mascouche était bien propre à favoriser le tempérament poétique de Wilfrid Locat. De blanches maisonnettes, gracieusement assises sur les bords d'une rivière aux eaux pures et chassieuses, la verdure et les ombrages de frais bosquets remplis d'oiseaux, la majesté de vastes plaines cultivées, en un mot les charmes multiples de la vie champêtre, tout semble avoir concouru à imprimer dans l'âme de l'enfant des goûts artistiques et littéraires.

A l'enfance joyeuse et calme succéda une jeunesse sombre et troublée. Après de courtes études, à l'école du village natal, le jeune Wilfrid devint le soutien de ses parents, et il mit courageusement son énergie au service des siens, sans toutefois renoncer à la culture de son intelligence. Ne pouvant se procurer l'assistance d'aucun professeur, il se dit : " Je m'instruirai

moi-même." Puis il se mit à l'œuvre, et le succès couronna ses efforts.

Depuis nombre d'années, M. Locat collabore au MONDE ILLUSTRÉ, et nos lecteurs ont pu déjà apprécier plusieurs de ses travaux littéraires.

C'est à des sujets où la rêverie se mêle à la tristesse que le fin lettré s'adonne de préférence. On dirait une âme qui a traversé bien des douleurs et qui prend plaisir à s'apitoyer sur les misères d'autrui. Vous verrez rarement M. Locat glisser à la plaisanterie, car pour lui la vie n'est pas une comédie : elle est un drame grave, où tout porte à la pensée et à la réflexion.

Un fond sérieux distingue donc les écrits du littérateur dont nous traçons la silhouette. Quant au style, il est généralement alerte, délicat, imagé et révéle la nature du poète. Les légères imperfections qu'on y remarque donnent un caractère personnel à l'écrivain : elles rappellent la marche ardue d'un beau talent, abandonné à lui-même, à travers les difficultés de l'art.

OSWALD MAYRAND.

## LA COURONNE

I

Aux longues stations sur les bancs de l'école, le petit Siffrein Costulat préférait les livres de lecture à travers les garrigues, les heures de guet près de la mare aux micocoules, où de si pimpants rouges-gorges, de si sémillantes mésanges venaient se prendre à la pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi les touffes poudreuses de lavande ou de férigoule, dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer, cette Méditerranée azurée qui frangeait de ses escarpées d'un bouillon de dentelles. Une de ses grandes joies était encore de s'embarquer avec les pêcheurs du village qui l'emmenaient volontiers, aimant le gamin pour sa figure rieuse, sa gaieté primesautière, et surtout son amour de la mer.

Ces escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé au logis ; aussi rentrait-il tête basse, se glissait-il silencieusement par l'huis entre-bâillé et se faisait-il petit, sous le regard sévère du père, humble ouvrier qui se tuait à la peine.

Sur un geste, il se réfugiait dans le galetas qui lui servait de gîte et faisait mine de dormir quand, la nuit, sa mère, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé et le baisser qui pardonne. Alors, cédant à l'élan de son cœur, il entourait de ses bras le cou de la pauvre femme et promettait d'être sage. Mais bientôt survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, les oiseaux chantaient en liberté, et ses bonnes résolutions s'envolaient à leur suite...

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coïncider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père à Marius Costulat était étendu sur son lit ; à genoux, à genoux reconvert, Siffrein vit pleurer sa mère.

Le moribond reconnut le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Siffrein s'approcha timidement, plus surpris qu'effrayé ; son imagination d'enfant ne se rendait pas compte de la mort.

— Mon enfant, dit Marius, en posant sur la tête embroussaillée du blondin ses doigts calleux d'ouvrier, déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir. Je ne veux pas te gonfler de cette fausse joie, mais tu as encore manqué la classe aujourd'hui. Je le sais, car je t'ai envoyé chercher. Tu n'étais pas là quand le curé est venu m'apporter les derniers sacrements ; j'aurais pu mourir sans t'avoir béni...

Le père s'interrompit dans un râle.

Le petit Siffrein pleurait toutes ses larmes.

Il ne comprenait pas bien ce que c'était que de mourir, si ce n'est qu'on emportait son père au cimetière et qu'il ne le verrait plus, qu'il serait éternellement absent, et une émotion lui serrait la gorge, l'envahissant tout entier, comme à l'approche d'un mystère grand et terrible.

Le mourant reprit :

— Tu vas rester seul avec ta mère. Nous avons vécu bien pauvres, après moi vous le serez encore. Écoute-moi Siffrein ! si tu veux que je m'en aille moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh ! père je te le jure ! sanglota l'enfant.

Et son front, se penchant sous la main agonisante qui le bénissait, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser.

II

À l'heure des funérailles, il ne restait pas un sou vaillant au logis. En dehors de la stricte ordonnance, le convoi de l'ouvrier n'eut qu'une messe dite par le curé de la paroisse, qui aimait les pauvres gens. La mère Costulat suivit le cercueil, tenant dans sa main la main du petit Siffrein.

Il ne pleurait plus, l'enfant, mais sa figure espiègle avait pris tout à coup un grand air de gravité et de force.

Après l'absoute, la bière descend dans la fosse, avec un râlement de cordes ; l'eau bénite tombe comme des larmes sur le sapin grossier ; puis, un bruit sourd se répercute, la terre retreuve et recouvre les planches.

Chacun s'est retiré. Seuls, la veuve et son fils regardent le fossoyeur combler la fosse.

Chaque pelletée tombe, lourdement, sur le cœur de la pauvre femme.

Enfin, l'homme a fini ; il plante sur la terre la modeste croix de bois noirci, essuie son front moite du revers de sa manche, ramasse ses outils et s'en va en ébauchant discrètement un salut commémoratif ; le bruit de ses sabots grince sur les galets de l'allée, puis s'étouffe dans les terres meubles de sépultures qu'il enjambe pour raccourcir sa route.

Ils sont seuls, bien seuls, l'orphelin et sa mère.

Alors, celle-ci regarde avec désespoir cette terre amoncelée, cette croix à peine dégrossie et murmure :

— Pas même une couronne !

Siffrein ne répondit pas.

III

Le père Bartholasse, le vieux maître d'école, fut, de ce jour, surpris par l'assiduité et l'application de Siffrein.

Il ne crut guère pourtant à la conversion complète du plus vagabond de ses élèves. La secousse de la catastrophe qui avait frappé les Costulat lui expliqua la sagesse des premiers jours ; mais, le printemps venait et il était convaincu que les premiers nids auraient vite fait de reconquérir l'enfant à sa chère école buissonnière. Il n'en fut rien : de plus en plus, Siffrein travaillait ferme et regagnait le temps perdu ; bientôt, il fut le premier de sa classe.

Le maître d'école s'en ressentit tout heureux, car il s'intéressait à la veuve et jusqu'alors la plaignait d'avoir pour fils un pareil garnement.

Le jour de la distribution des prix, Siffrein demanda à sa mère de l'accompagner à l'école : elle refusa d'abord, ne voulant pas traîner son deuil en public ; mais le fils mit tant d'insistance dans sa prière qu'elle finit par lui céder.

— A quoi bon, pourtant ? se disait-elle, le petit n'aura rien : il a perdu la bonne moitié de l'an.

Et elle alla se ranger dans l'angle le plus reculé de la cour où avait lieu la cérémonie...

Mais qu'a-t-elle entendu ? C'est bien Siffrein Costulat que le père Bartholasse appelle ! Oui, le voilà sur l'estrade !

M. le maître l'embrasse et lui pose sur la tête la couronne de feuilles vertes ; et on l'appelle, on l'appelle encore, son petit Siffrein ; et il est là, devant elle, lui présentant ses palmes et son front...

La mère Costulat pleure—ces larmes consolent des autres—et pour la première fois depuis longtemps, une flamme de joie et de vie passe dans ses prunelles.

La cour se vide aux sons de l'Orphéon communal ; la veuve s'éloigne, appuyée sur le fils dont elle est fière.

Mais quoi ? quand elle veut prendre le chemin du logis, son Siffrein la retient et l'entraîne.

Où veut  
— Vient  
Elle se  
Ils sort  
tière ; il  
celui qui  
Retours,  
— Tiens  
L'ÉCO  
L'École  
tembre, c  
sance ré  
Selon l  
tions ann  
Les off  
Gonzalve  
secrétaire  
Dumont.  
Comme  
1895, est  
diens-fra  
littéraire  
et de l'ar  
A cette  
membres  
juste hon  
M. G.  
G.-A. D  
Charbon  
possa ju  
l'hon. ju  
magistrat  
chef vén  
L'hon.  
de cœur  
varier l'a  
trent son  
compre  
sa famill  
Comm  
grand et  
l'honneur  
le regret  
restent g  
pierres d  
Elz  
J.-B.  
comtés  
Législat  
prieaire  
et Elzéa  
Le Cana  
M. Dori  
des acte  
Le 31  
trérent,  
et, après  
épices, s  
Le fa  
Chaubr  
Gérin fu  
commis  
antagon  
Dorion,  
de la fa  
"durant  
U  
L'abb  
nard de

Où veut-il la conduire ?

—Viens toujours, maman !

Elle se laisse mener par la main.

Ils sortent du village ; les voici à la grille du cimetière ; ils la franchissent et atteignent la tombe de celui qui les a quittés.

Alors, le petit Siffrein marche droit à la croix et, se retournant vers sa mère, lui dit :

—Tiens, le père en a maintenant des couronnes

GEORGES DE LYS.

## L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

L'École Littéraire de Montréal a tenu, le 27 de septembre, chez M. G. Desaulniers, avocat, sa première séance régulière de l'année scolaire 1901-1902.

Selon l'usage, cette séance fut consacrée aux élections annuelles.

Les officiers suivants furent élus : Président, M. Gonzalve Desaulniers ; vice-président, M. Chs Gill ; secrétaire, M. Albert Ferland ; trésorier, M. G.-A. Dumont.

Comme on le voit, notre École littéraire, fondée en 1895, est vivace. Nous devons nous réjouir, Canadiens-français, de voir subsister la vaillante pléiade littéraire qui se leva chez nous au nom du patriotisme et de l'art.

A cette première assemblée de l'année scolaire, les membres se sont fait un devoir sacré de rendre un juste hommage à la mémoire de l'hon. juge Gill.

M. G. Desaulniers, secondé par MM. G. Beaulieu, G.-A. Dumont, E.-Z. Massicotte, A. Ferland, J. Charbonneau, Jos Archambault et H. Demers, proposa que l'École littéraire exprime à la famille de l'hon. juge Gill la douleur que lui cause la mort du magistrat éminent et du citoyen modèle que fut son chef vénéré.

L'hon. Charles-Ignace Gill fut avant tout un homme de cœur, de devoir et de bien ; il parcourut sans varier l'âpre sentier de la vie. Sa justice et sa droiture sont un bel exemple donné aux siens et nous comprenons la perte trois fois douloureuse que pleure sa famille.

Comme citoyen, l'hon. juge Gill fut non moins grand et non moins admiré. En lui le talent s'alliait à l'honneur, et la patrie, comme sa famille, le pleure et le regrette. C'est dire que son nom est de ceux qui restent gravés dans les cœurs plus longtemps qu'aux pierres des tombeaux.

ALBERT FERLAND,  
Secrétaire

## NOTES HISTORIQUES

### Elzéar-Gérin-Lajoie et l'Enfant-Terrible

J.-B.-Eric Dorion, l'Enfant-Terrible, député des comtés de Drummond et Arthabaska à l'Assemblée législative de la Province du Bas-Canada, était propriétaire du journal *Le Défricheur*, publié à L'Avenir, et Elzéar Gérin-Lajoie était le rédacteur du journal *Le Canada*, publié à Ottawa. M. Gérin reprochait à M. Dorion de s'être attaqué, dans *Le Défricheur*, à des actes de sa vie privée.

Le 31 juillet 1866, les deux journalistes se rencontrèrent, dans la Bibliothèque de la Chambre, à Ottawa, et, après un échange de qualificatifs plus ou moins épicés, se donnèrent des taloches.

Le fait fut aussitôt porté à la connaissance de la Chambre par l'honorable M. Holton et, le lendemain, Gérin fut amené à la barre de la Chambre, pour assaut commis sur un député. Après avoir entendu les deux antagonistes, la Chambre donna gain de cause à M. Dorion, l'Orateur fut prié d'admonester M. Gérin et de le faire mettre sous la garde du sergent d'armes, "durant le bon plaisir de la Chambre."—P.-G. R.

### Un confesseur canadien de Louis XVI

L'abbé Louis de Beaujeu était fils de Louis-Lié-nard de Beaujeu, major des troupes, et de Louise-

Thérèse-Catherine Migeon de Bransac. Daniel-Hyacinthe-Marie de Beaujeu, le héros de la Monongahéla, était son frère.

Il était né à Montréal le 16 août 1708.

Tout jeune, il avait été confié par sa tante, la mère de la Nativité, religieuse du couvent des Ursulines de Québec, à M. de Villars, prêtre français, qui, après avoir rempli pendant plusieurs années les fonctions de chapelain de ce monastère, s'en retournait en France.

Le jeune Canadien fit honneur à son protecteur. Quelques années après son passage en France, le supérieur de Saint-Sulpice, à Paris, écrivait au Supérieur de la maison succursale, à Montréal : "J'ai le plaisir de vous annoncer qu'un jeune Canadien, l'abbé de Beaujeu, a remporté le prix d'une thèse de théologie sur tous ses concurrents français."

Il devint, plus tard, Confesseur Ordinaire de Louis XVI.

L'abbé de Beaujeu, croit-on, mourut à Paris, en 1781, au séminaire de Saint-Sulpice.—P.-G. R.

### L'apostat Gavazzi à Montréal

Dans le courant de l'été de 1853, un ancien prêtre catholique, le trop fameux Gavazzi, fut la cause d'une bagarre qui ensanglanta le sol de Montréal. L'apostat avait annoncé que le 9 juin il ferait une conférence dans l'église Zion : il n'en fallut pas davantage pour échauffer quelques têtes. Un certain nombre de personnes s'étaient réunies pour entendre le transfuge du catholicisme ; d'autres, au contraire, malheureusement guidées par un sentiment vindicatif auquel on ne saurait applaudir, et, désireuses d'imiter ce qui s'était fait à Québec quelques jours auparavant, croyaient noblement venger la Religion en assaillant l'apostat et ses sectateurs. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes : ils étaient bien armés, et en outre un certain nombre d'hommes de police et un détachement du 26<sup>e</sup> régiment se tenaient prêts à toute éventualité.

Gavazzi, livré à toute la fougue de son éloquence, était arrivé au milieu de sa conférence, lorsqu'une bande d'individus, repoussant la police, pénétra dans la salle. Un combat sérieux se livra aussitôt entre les auditeurs et les envahisseurs, et plusieurs personnes requrent de graves blessures. Les assaillants furent finalement repoussés et vivement poursuivis, reculérent jusqu'au pied de la montagne ; au moment d'être atteints par le 26<sup>e</sup> régiment, ils firent feu sur les soldats. Le maire, Charles Wilson, s'avança alors ; après une rapide lecture du *Riot Act*, il commanda aux troupes de faire feu. L'ordre était à peine donné qu'une décharge terrible éclata : quarante personnes tombèrent, tuées ou blessées.

Cette affaire regrettable accentua la division qui existait alors entre les catholiques et les protestants. Quelques jours après, le portrait du maire Wilson, suspendu dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, fut trouvé lacéré, et l'enquête commencée pour découvrir les auteurs de cet acte resta infructueuse.—A. LE-BLOND DE BRUMATH.

### Nos premiers recensements

Il y a 235 ans que le premier recensement a eu lieu au Canada. Il fut fait en 1666, sous la direction de l'intendant Talon. La population blanche du Canada, à cette date, était de 3,205 âmes.

Le second recensement, celui de 1667, n'est pas moins important. Il fut fait en septembre et octobre. A cette date, la population de la Nouvelle-France était de 3,918 âmes. Il y avait dans la colonie 11,448 arpents de terre en culture, 3,107 têtes de bétail, 85 moutons. Ce dénombrement fut nominal, comme le premier.

C'était le moment où la Nouvelle-France prenait un vif essor, sous l'impulsion de Colbert et de Talon. En 1668, il n'y eut pas de recensement proprement dit. Mais un état officiel envoyé en France nous fournit les chiffres suivants : Population, 6,282, dont 412 soldats établis sur des terres ; nombre de ménages, 1,139 ; nombre d'arpents de terre en culture, 15,642 ; nombre de minots de grains récoltés, 130,978 ; nombre de bêtes à cornes, 3,400. La *Relation*

de 1668 faisait de la colonie un tableau bien encoeurageant :

"Nous avons commencé, depuis un an, écrivait le Père LeMercier, à jouir du fruit de la paix, et à goûter les douceurs du repos que les armes de Sa Majesté nous ont procuré, par la soumission des Iroquois. Il fait beau voir à présent presque tous les rivages de notre fleuve du Saint-Laurent habités de nouvelles colonies qui vont s'étendant sur plus de quatre-vingts lieues de pays, le long des bords de cette grande rivière, où l'on voit naître, d'espace en espace, de nouvelles bourgades qui facilitent la navigation, la rendant et plus agréable par la vue de quantité de maisons, et commode par de fréquents lieux de repos. C'est ce qui cause un changement notable en ce pays, par les accroissements qui s'y sont faits, plus grands, depuis qu'il a plu au Roi d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avait reçu dans tout le temps passé, et par l'établissement de plus de trois cents familles, en assez peu de temps, les mariages étant si fréquents que depuis trois ans, on en a fait quatre vingt-treize dans la seule paroisse de Québec."

Il y eut, en 1679, un troisième recensement plus sommaire. Le quatrième dénombrement fut celui de 1681, nominal comme ceux de 1666 et 1667. La population était alors de 9,677 âmes, et le nombre des familles de 1,568. La colonie contenait 24,827 arpents de terre en culture, 94 chevaux—les premiers avaient fait leur apparition en 1666,—8 ânes, 6,657 boeufs, 291 vaches, 572 moutons, 18 chiens. Comme on le voit la colonie se développait.

Il y eut encore ici, au 17<sup>me</sup> siècle, des recensements généraux, en 1685, en 1688, en 1692, en 1695 et en 1698. Celui-ci fut le dernier du siècle. Nous y trouvons les chiffres suivants : Population, 15,399 âmes ; nombre de maisons, 2,310 ; nombre d'églises, 62 ; moulins, 43 ; arpents de terre en culture et en pâturages, 37,683 ; nombre de minots de grains récoltés, 160,978 minots de blé, 21,797 minots d'avoine, 10,251 minots de maïs, 23,301 minots d'autres grains ; chevaux, 684 ; bêtes à cornes, 10,209 ; moutons, 994 ; porcs, 5,147.

Je m'arrête au seuil du 18<sup>me</sup> siècle. Je tenais simplement à donner un aperçu de nos premiers recensements. Ces anciennes statistiques peuvent paraître fastidieuses aux yeux de quelques lecteurs superficiels. Mais pour le chercheur, l'économiste et l'historien, elles sont d'une inappréciable valeur.—IGNOTUS.

(Recherches Historiques)

## LA MODE

Les étoffes en poil de chameau seront très en vogue cet automne.

\*\*\*

Les cravates "automobiles" pour dames continuent à être très en faveur.

\*\*\*

En fait de corsages, les blouses légèrement bouffantes par devant et retenues par des ceintures faisant pointe sont très populaires à Paris.

\*\*\*

La mode ordonne que les costumes strictement tailleur ne soient portés que le matin. Pour l'après-midi des toilettes de soie et de velours les remplaceront.

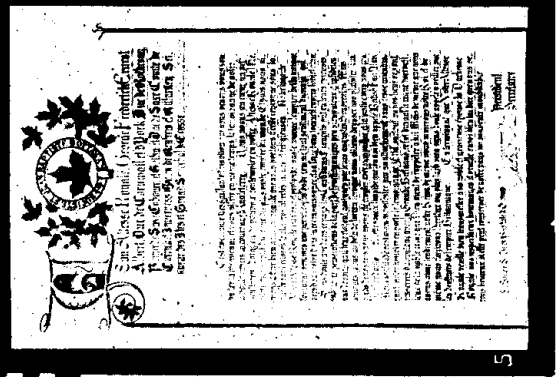
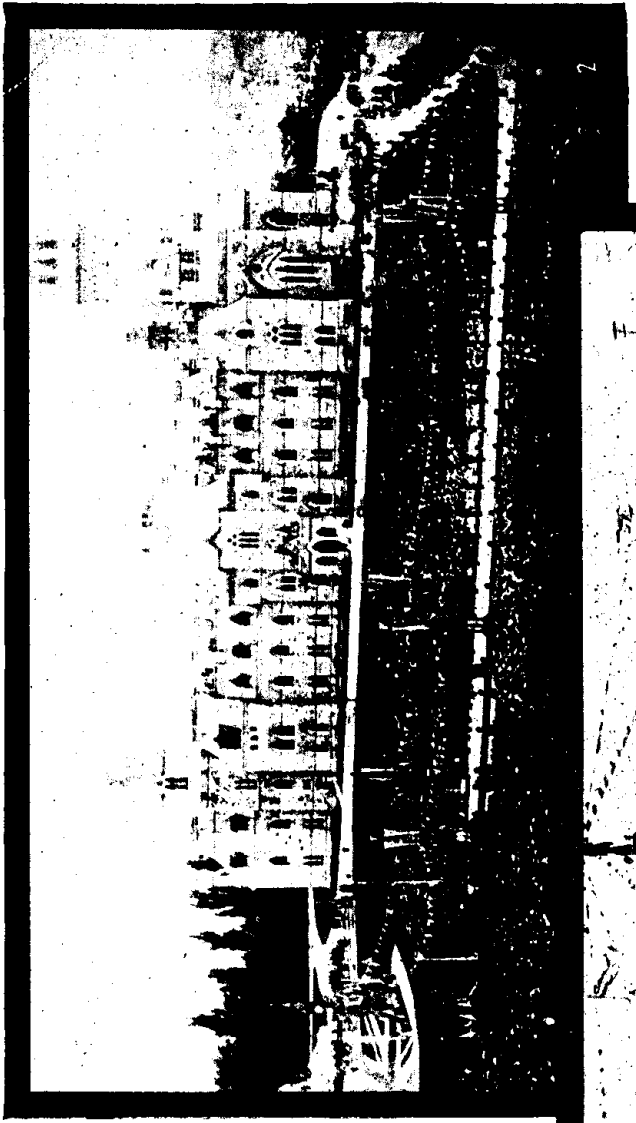
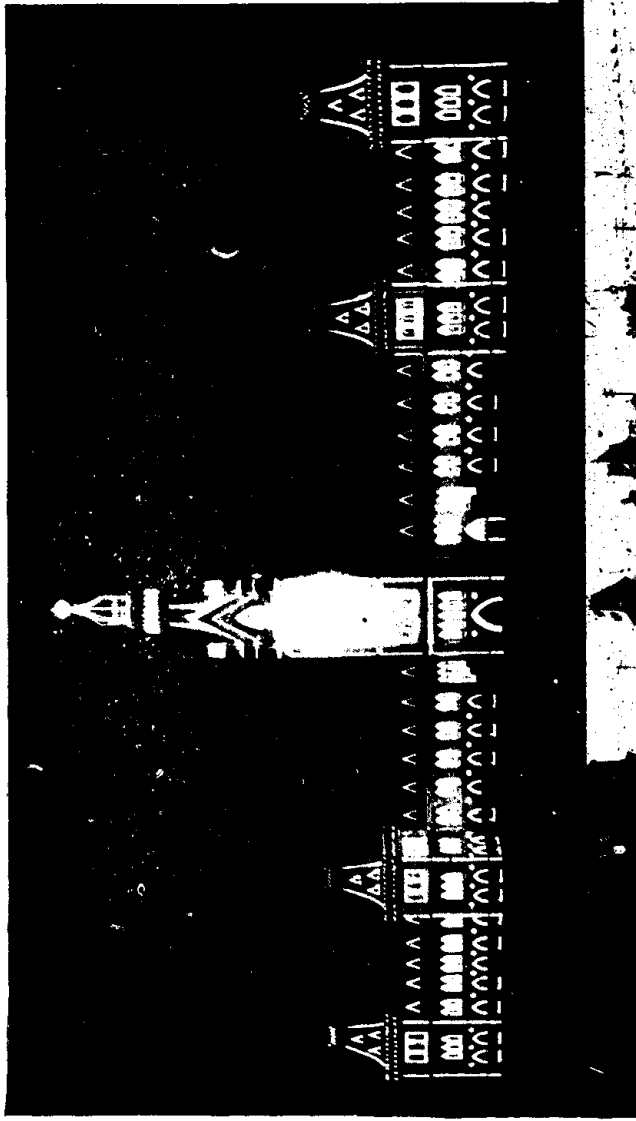
\*\*\*

Le blanc et le noir seront les deux grandes couleurs à la mode cet automne, pour garnitures de toure de cou. On nous dit que la mort de la Reine d'Angleterre est pour beaucoup dans cette mode ; mais il faut également admettre que les garnitures diverses de couleur blanche et noire se prêtent admirablement à toutes les toilettes.

## MONUMENT NATIONAL

Mlle Eva May, l'oiseau charmeur, Viloni, jongleur européen, Kinétographe d'Edison, vues animées Cette semaine.

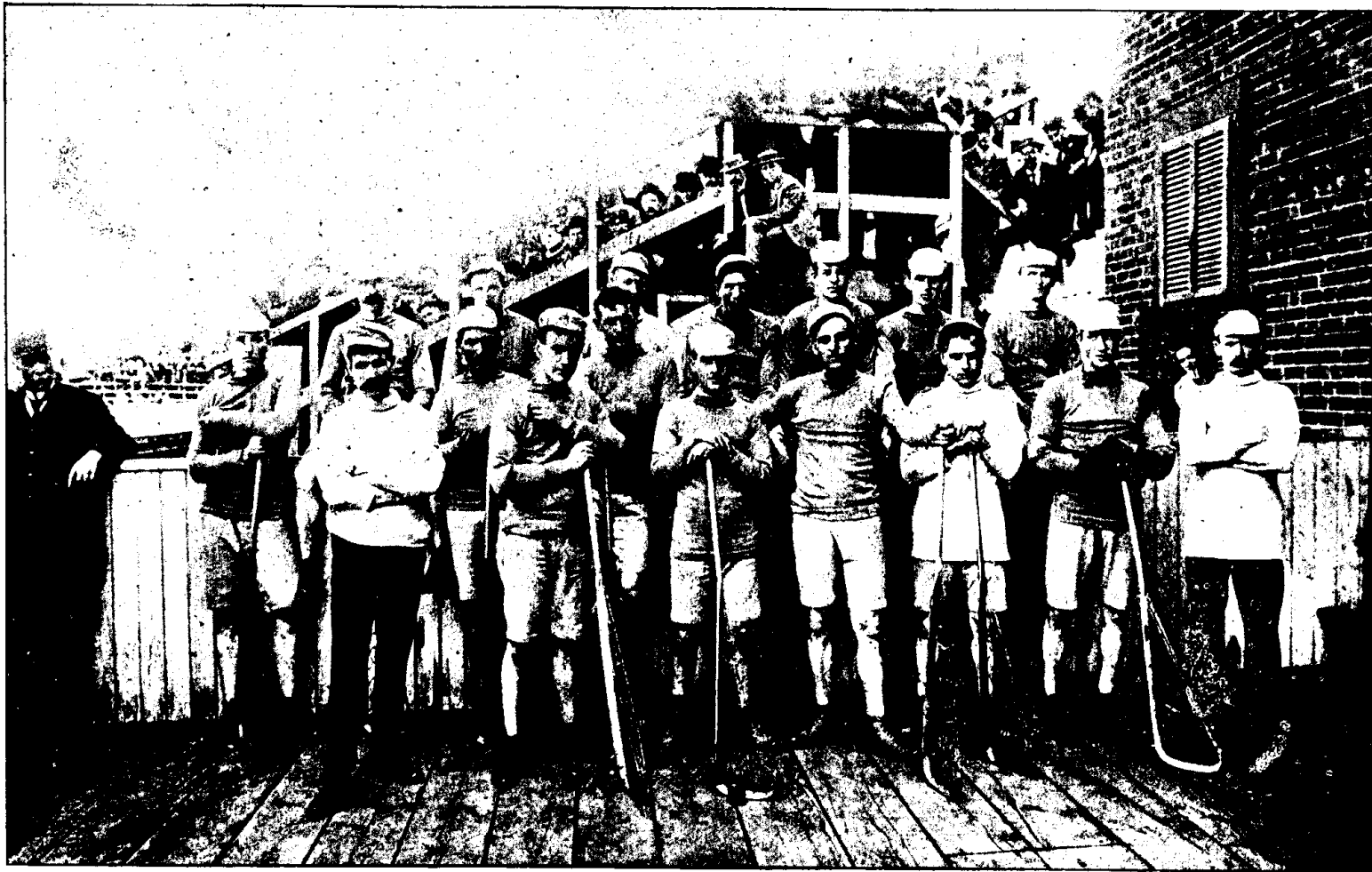




1. Illumination des bâtisses du Parlement, Chambre des Communes et Sénat. — 2. Lecture de l'adresse officielle d'Ottawa, avec vue de la bâtisse de l'Est. — 3. Le pont Dufferin, avec ses décorations. — 4. Dévoilement de la nouvelle statue de la reine Victoria, sur les hauteurs du Parlement : on aperçoit la ville de Hull, dans la perspective. — 5. Adresse en français, par la Société St-Jean-Baptiste d'Ottawa. — 6. Les décorations de la rue Sparks

**LA RECEPTION DUCALE A OTTAWA.** — Photos W. Charron, 480 rue Sussex.

Par  
d'une  
premier  
en se p  
situé de  
toucha  
bief.  
Ces  
Mauric  
Deput  
beauco  
il ne f  
d'arriv  
Hâte  
Avons  
— Ne  
— El  
acquis  
— De  
tout c  
— J  
Lartig  
— Je  
Mauric  
douille  
je verr  
est hab  
de son  
tograp  
l'adres  
modele  
Les  
Mau  
— Su  
plein j  
bien g  
plus q  
tence  
— A  
ce suje  
— N  
relativ  
de que  
tôt de  
— C  
Lartig  
— E  
regard  
Tou  
Ver  
— S  
savez  
— E  
— R  
visage  
retrou  
cadav  
Mau  
— N  
cette f  
— G



Le Club de la crosse Cornwall, qui a détaillé avec le Shamrock, pour le championnat



Dade

Hoobin

Henry

P. Brennan

O'Connell, Capt.

Howard

P. Quinn

J. Brennan

Finlayson

Hayes

H. Smith

Currie

Robinson

Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis

Le Club Shamrock qui a remporté le championnat en battant Cornwall, dans la partie finale

# AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

## FATALITÉ

J'ai vu sur mon chemin plus d'une fleur naissante,  
Et quand, pour les cueillir, j'ai voulu me pencher,  
J'ai toujours entendu quelque voix menaçante  
Qui me défendait d'y toucher.

Quand le soir, contemplant la nature endormie,  
Mon cœur des astres voulait se rapprocher,  
J'ai trouvé la distance, implacable ennemie,  
Qui me défendait d'y toucher.

Aujourd'hui, j'aperçois l'idéal qu'en son rêve,  
Mon âme vainement s'épuisait à chercher,  
Mais la fatalité qui me poursuit sans trêve  
Me défend encor d'y toucher.

## ILS ONT PASSÉ...

On irrite ceux qu'on méprise ; on com-  
prime ceux que l'on craint ; on éloigne  
ceux qu'on néglige ; mais on ne gouverne  
que ceux qu'on aime.

CHARLES SAINTE-FOI.

Leurs Altesses Royales, le duc et la duchesse de Cornwall et d'York ont passé récemment. Que n'a pas fait notre beau Canada pour bien recevoir l'héritier présomptif du trône d'Angleterre ? Les arcs de triomphe, les drapeaux, les banderoles, les oriflammes, les feux artificiels, les allégories, j'ajouterai les fleurs de rhétorique jointes aux fleurs de notre sol, le rythme sublime et la poésie sauvage, tout a été mis en relief pour accueillir le plus dignement possible leurs futures Majestés. Tout le pays résonne encore du canon, du cliquetis des armes, des sons joyeux des fanfares, des acclamations enthousiastes et des vivats sonores du peuple canadien. Mais toute cette manifestation matérielle et symbolique à la fois, a-t-elle rendu bien sincèrement les pensées, les amours et les joies de notre population à l'occasion de cet événement national ? Sont-ce des sentiments bien profonds ou des mouvements avidement curieux qui ont poussés nos campagnards, comme des flots débordés, dans nos villes et nos cités, et les ont fait se répandre dans les rues trop étroites pour contenir la multitude si ardemment désireuse d'apercevoir le duc et la duchesse ?

Hâtons-nous de le dire, politique à part, les hauts personnages acclamés n'ont pas créé que des impressions défavorables au Canada. Le prince Georges, très digne, pas trop poseur, quoique peut-être un peu froid, selon le caractère de la nation anglaise, a rencontré des admirateurs ici, et la princesse May surtout, sa jolie compagne, a conquis d'emblée le cœur des foules par sa gracieuse personnalité toute empreinte de charme et d'expressive affection. Nous croyons donc que cette commune allégresse était sincère et que notre peuple a fait éclater sa loyauté, sans nulle contrainte, en traduisant ainsi son bonheur présent et ses espérances futures.

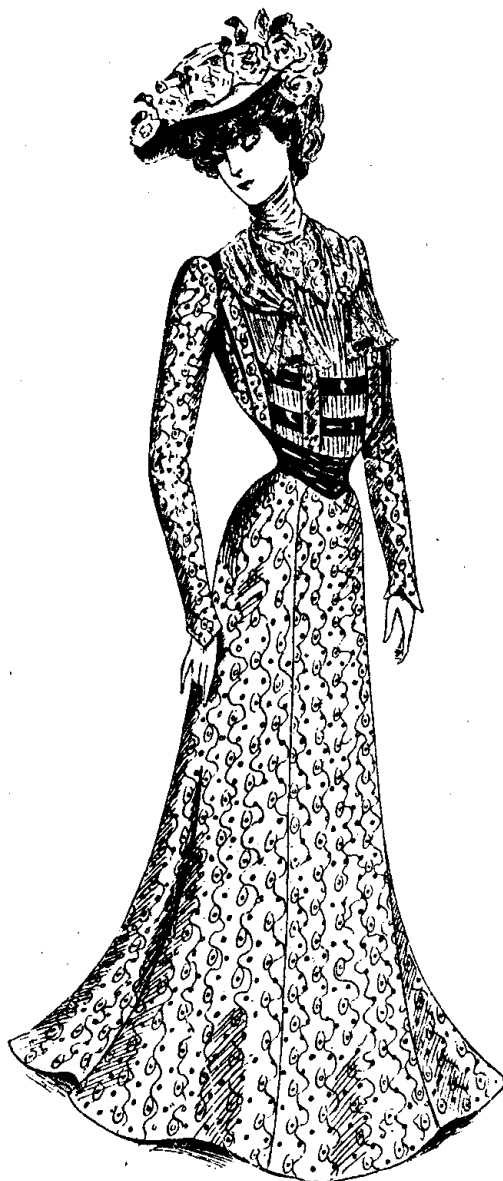
De leur côté, nos futurs souverains rapportent-ils dans leur cœur, de cette moisson d'hommages du peuple canadien, plus qu'un souvenir parfumé de jours de faste et de gloire ? En toute naïveté ou confiance, nous l'espérons. Quels sont les rois qui ignorent que les premiers trônes furent les bras du peuple et que les sceptres ne tiennent droits qu'autant que les nations les supportent ; que les actes de bonté qui immortalisent le nom des rois sont encore les diamants les plus purs qui brillent à leur couronne ; que nul gouvernement, n'a le droit de commander qu'au nom de Dieu, le Roi des rois, la source puissante et miséricordieuse d'où découlent du ciel sur la terre l'ordre, la paix, la justice et l'amour ?

Un écrivain français a dit :

Malheur aux rois qui humilient les nations et se laissent aveugler par les fumées épaisses de l'encens !

Malheur aux courtisans qui se laissent éblouir par la majesté des rois et flattent l'orgueil des princes ! Malheur à ceux qu'enivrent le vain spectacle de la richesse et le faux éclat du luxe ! Le peuple se prend de vertige à regarder scintiller les astres, mais dès qu'il se retourne, le sentiment de son obscure misère l'envahit, il se replonge dans son néant et son apathie, jusqu'au jour où l'anarchie arme sa main d'un glaive !

Telle est l'histoire malheureusement vraie de la révolution française. Toutes les couronnes ont profité de la terrible leçon qu'elle a donnée au monde entier. Les rois et tous les gouvernants avec eux ont appris qu'ils doivent aimer le peuple et respecter ses droits. L'idolâtrie et l'adulation toutjours leurs sectaires il est vrai. Mais pourvu que le culte des rois reste celui



Toilette de foulard

du Très-Haut, et l'effort de leur règne, le bonheur de leur peuple, les trônes ne seront point ébranlés, ni les couronnes renversées. Les peuples heureux porteront encore avec empressement et dans tous les lieux publics où les magnifiques coursiers, soulevés la poussière des rues, traînent la gloire des nations avec ceux qui symbolisent pour les populations, sous toute forme, l'autorité, monarchique ou républicaine, le sceptre de Dieu protégeant et défendant les intérêts et les droits de l'humanité.

Tandis que l'écho répercute encore les notes de nos splendides fêtes, qu'il nous soit permis de formuler un vœu suprême à nos augustes visiteurs. Un jour, brillant roi d'Angleterre, quand tes pieds se refuseront à la course, superbe reine du plus grand royaume du

monde, quand il fera noir en ton œil, il vous faudra quitter vos châteaux somptueux, renoncer à vos châteaux-palais pour dormir, des siècles durant, dans une étroite demeure, tout comme le plus humble de vos sujets. Puisse alors votre dépouille mortelle recevoir autant de larmes que vous avez recueilli de sourires sur votre passage dans ce pays ! Puisse encore l'histoire, dernièrement écho des temps, redire aux générations futures, en murmurant votre nom : "Ils ont régné en aimant le peuple ! Ils ont passé en faisant le bien !"

ATTALA.

## LA MAUVAISE ÉDUCATION

Une belle-mère me communique les tristesses qu'elle éprouve en s'apercevant qu'elle a marié sa fille à un homme mal élevé. On l'a accepté parce qu'il était possesseur d'une grosse fortune, puis on s'est aperçu que son impolitesse chronique froissait les instincts de sa femme. Je ne puis indiquer aucun remède à cet état de choses, si ce n'est engager cette jeune femme à entreprendre de donner, avec douceur, à son mari, quelques conseils de politesse.

L'exemple pourra peut-être contenir un enseignement pour d'autres cas pareils, et entre autres, le conseil, dans un mariage, de ne pas tenir uniquement compte du chiffre de la fortune possédée par le futur ; il serait sage de connaître, en outre, les sentiments et l'éducation de celui qui est en possession de cette fortune.

Peut-être serait-il utile d'appeler l'attention des mères sur l'éducation qu'elles donnent à leurs fils. Il en est qui tolèrent, chez ceux-ci, un laisser-aller auquel un homme ne s'abandonnerait pas, soit qu'elles ne s'en aperçoivent pas, soit qu'elles espèrent que nul ne s'en apercevra, elles n'exigent de leur fils aucune marque de déférence ni de politesse ; elles semblent ne pas prévoir que, d'avance, elles nuisent à la paix du ménage de ces fils, qui agiront vis-à-vis de leur femmes comme elles leur ont permis d'agir vis-à-vis de leurs mères.

Malheureusement, il ne suffit pas même que l'éducation façonne les dehors d'un homme, qu'elle le dresse à saluer parfaitement, à se tenir correctement, à avoir, en un mot, la façade d'un homme bien élevé. Si on a laissé subsister en lui des sentiments grossiers, dénués de générosité comme de justice, la façade ne tardera pas à craquer, et les lézardes qui s'y produiront permettront de constater que l'apparence est en contradiction avec la réalité. Si l'éducation n'a tenu compte que de la façade, malgré les ornements qu'elle se sera appliquée à lui prodiguer, son œuvre sera vaine et ses résultats incomplets. Bientôt le naturel reprendra le dessus, et on assistera au spectacle d'un mauvais plaçage, tombant en pièces, et laissant voir le bois brut sur lequel on l'a appliqué.

## CUMMUNICATION

Laurette de Valmont.—Merci pour le bel article et aussi pour la bonne confiance. Je me rappelle que vous avez été une des pierres fondamentales de mon œuvre, et à ce titre, je vous dois ma très grande considération. Vos *Teintes d'Automne* auront leur place dans le numéro prochain.

Bella.—On m'a dit de jolies choses concernant votre pièce de vers. Revenez encore vous asseoir au *Coin du feu*. Vous y retrouverez toujours le même accueil sympathique.—A...

## MONUMENT NATIONAL

Magnifique programme pour cette semaine. *Mme la Maréchale*, comédie en 3 actes, pour les trois premiers jours et *Les Rantzau*, drame en 4 actes, pour les trois derniers jours. Prix populaires.

Crème brûlée en a  
la farine de  
semble, ess  
mettez de l

Gâteaux  
2 tasses de  
à thé de so  
lait. Mett  
bien.

Petits pa  
de mélasse,  
demi tasse  
soda disso  
cuillerée à

Entrée a  
pez les par  
dans l'eau  
avez un pe  
lir cinq ou

Omelette  
lait sucré e  
lait froid, c  
poudrée de

Poularde  
poularde,  
farce faite  
l'ouverture  
deau et gla

Dinde au  
manger un  
rée, ficelée,  
avec de l'

LA CO  
Un vieux  
d'un mission  
la formule  
tal pour la  
nante de la  
le catarrhe  
tions des H  
qui guérit  
veuse et to  
après avoir  
effets curat  
trouve que  
connaître a  
desir de son  
manité, j'e  
desirent, ce  
français, c  
pour la pré  
par la poste  
Mentionne  
W.-A. N  
chester, N.

RE  
Les ancie  
(qui fut pe  
présentant  
nos de la  
doute heur  
l'accord des  
no 418,  
Est 1685.

Toutes d  
sur les voy  
nages de R  
nial, Jérusa  
nées à la mè

DR.  
Chiru  
53

Heures de

**A LA CUISINE**

**Crème brûlée.**—On obtient une excellente crème brûlée en ajoutant à une épaisse bouillie, préparée à la farine de blé d'inde, du sirop et du sucre brûlés ensemble, essence de ratafia ou de citron au goût, puis mettez de la crème douce battue avec un œuf.

**Gâteaux de ménagère.**—Prenez une tasse de beurre, 2 tasses de sucre, 3 tasses de farine, 1 œuf,  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de soda dissous dans une cuillerée à soupe de lait. Mettez assez de farine pour que la pâte se roule bien.

**Petits pains d'épices (gingersnaps).**—Prenez une tasse de mélasse, une de sucre, une demi-tasse de beurre, demi tasse de lait doux, une demi-cuillerée à thé de soda dissous dans du lait. Mêlez le beurre et une cuillerée à thé de crème de tartre dans la farine.

**Entrée au céleri.**—Lavez deux pieds de céleri, coupez-les par petits bâtons, et faites-les cuire bien tendre dans l'eau ; après quoi, vous ajouterez des huîtres, avec un peu de jus, assaisonnez au goût. Faites bouillir cinq ou six minutes.

**Omelette au lait.**—Battez les œufs et mélangez-y du lait sucré et un peu de farine de riz délayée dans du lait froid, opérez comme à l'ordinaire et servez saupoudrée de sucre.

**Poularde à la Montmorency.**—Habillez une belle poularde, piquez-en le dessus ; remplissez-la d'une farce faite de foies gras, d'œufs, de lard, etc. ; cousez l'ouverture ; faites cuire la volaille comme un fricandeau et glacez-la de même.

**Dinde au pot.**—Excellente manière, peu connue, de manger une vieille dinde. Lorsque la bête est préparée, ficelée, vous la mettez dans un pot-au-feu de terre avec de l'eau, carottes, oignons, sel, poivre, thym,

laurier ; faites cuire à très petit feu pendant cinq heures. Si l'eau diminuait trop, ajoutez-en de la chaude ; servez entourée de rondelles de citron et avec sauce tomate.

**CONSEILS PRATIQUES**

**Pour avoir un joli teint.**—Voici une recette excellente paraît-il, pour avoir un joli teint. Se laver deux fois par jour, matin et soir, pendant cinq minutes chaque fois, avec un mélange d'un tiers de lait et deux tiers d'eau très chaude. Voilà qui est simple, économique et qui ne demande pas grand temps.

**Faiblesse visuelle.**—Lorsque les yeux se fatiguent au travail et que cette fatigue est due à une simple faiblesse, je conseille, trois fois par jour, les frictions autour des orbites, avec le mélange suivant :

Baume de Fioravanti, 60 grammes ; teinture de fèves de Calabar, 10 gr. ; éther acétique, 5 gr. ; eugénol ou cinnamol, 1 gr. M.

**Lait en été.**—On a la mauvaise habitude, en été, de boire du lait froid pour se rafraîchir, c'est un grand tort ; en le faisant, on s'expose à de funestes accidents. Bien des personnes sont mortes victimes de cette imprudence. A l'autopsie, on a reconnu que la partie où se trouvait le lait était gangrenée, cela est facile à comprendre, car le froid glacial du lait paralyse la circulation du sang et la gangrène se déclare presque aussitôt. Il est, du reste, un fait constaté par les expériences ; mettez du lait caillé et froid sur les racines d'un arbre, il périra infailliblement.

**AU MONUMENT NATIONAL**

Délicieuses représentations dans ce théâtre select, tous les soirs et matinées mardi, jeudi et samedi.

**JEUX ET AMUSEMENTS**

VERS A RECONSTRUIRE

**La rose et la fraise.**—Un jour la Rose à la Fraise disait :—Ma beauté, mignonne, au premier rang me met chez les fleurs.—Mon sort est différent du vôtre : Je suis bonne, vous êtes belle.

ÉNIGME

Cet art qui, tous les jours, multiplie avec grâce Et les vers de Virgile et les leçons d'Horace, Qui plus sublime encor, plus noble en son emploi, Donne un texte épuré des textes de la loi, Et parmi nous de Dieu conservant les oracles, Pour la religion fit ses premiers miracles ; Des grands événements cet art conservateur, Trop ingrat seulement envers son inventeur, N'a pas su moins transmettre, avec pleine assurance, Le génie étonnant qui lui donna naissance.

CHARADE

Mon premier se chante  
Mon second se plante  
Et mon tout malfaisante.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 906

**Logogripes.**—Le mot principal est le mot Maître, dans lequel se trouvent les mots Tiare et Mitre.

**Métagramme.**—Chat. Chut.

Entre mari et femme :

—Mon ami, prêtez-moi un instant le journal que vous lisez.

—Oui, chère amie, au prochain tunnel.

\*\*\*

On parle de Z... ie parfait égoïste.

—Oh ! Z... dit quelqu'un, si jamais il souffre de la pierre, c'est qu'il aura une maladie de cœur.

**LA CONSOMPTION GUERIE**  
Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'envoierai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, en français, ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W.-A. NOYES, 847 Power's Block, Rochester, N.-Y.

**RETOUR D'EUROPE**  
Les anciens clients de M. L.-J. Rivet (qui fut pendant plus de vingt ans représentant et premier accordeur de pianos de la maison Pratte), seront sans doute heureux d'apprendre qu'il reprend l'accord des pianos. Prière de s'adresser au no 418, rue Rachel ou par téléphone, Ext 1685.

**VOYAGES RIVET**  
Toutes demandes de renseignements sur les voyages d'Europe et les pèlerinages de Rome, Lourdes, Paray-le-Monial, Jérusalem, etc., seront aussi données à la même adresse.

**DR. A. BRAULT,**  
Chirurgien-Dentiste  
539 rue St-Denis  
Tel Bell : E. 1745  
Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

**Théâtre du Palais-Royal**  
Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE  
O. BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dr Artistique

**SEMAINE DU 7 OCTOBRE COCARD & BICOQUET**  
Comédie en 3 actes, de MM. Hypolite Raymond et Maxime Boucheron  
R. HARMANT DANS LE ROLE DE LA MÈRE TRINGLOT


**Prix des Places : - 15, 20, 30 et Loges 50c.**  
**MATINÉE TOUS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES.**  
Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c  
**SOIREE DE GALA : MERCREDI**

**GRATIS**

**Savon à Nettoyer les Gants donné Gratis**  
— EN ACHETANT —

Deux paires de Gants de Kid pour Dames à \$1.00 chaque  
Nuances recherchées : Bleu, Hélioïtrophe, Cyrano, Vert, Etc.

**GANTS**  
pour Hommes,  
Femmes et Enfants  
doublés  
et non doublés

**PEWNY'S**  
  
**KID GLOVES**

**J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent**  
Fabricant de Gants — Téléphone Main 3187  
Ce savon en boîte de porcelaine avec couvercle vissé se vend 25c la boîte.

**SPECIALITÉ:—**  
Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés, \$1.25 et plus.  
Gants et Corsets préparés à peu de frais.  
Corsets pour enfants, 25 cents.

—Les parterres du château de Buckingham ont d'assez d'étendue pour permettre à 2,000 hommes de troupes d'y manœuvrer à l'aise.

—Par crainte des anarchistes, le tsar de Russie voyage aujourd'hui dans un train blindé, qui semble plus convenable aux voies ferrées du sud de l'Afrique qu'à une promenade d'empereur.

**MÈRES**

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

**INFANTS WARDROBE CO.**  
**NEW-YORK.**

## NOTES ET FAITS

Sa Sainteté Léon XIII a prié, pendant une heure, pour le repos de l'âme du profondément ému le Pape, qui n'a pu retenir ses larmes. Toutes les audiences ont été suspendues, au Vatican, et Léon XIII a télégraphié à Buffalo l'expression de ses condoléances.

Dernièrement, les recteurs des lycées d'Autriche proposaient de remplacer l'enseignement de la langue grecque par celui de la langue française, par contre le bureau colonial de Londres tente actuellement, à l'île Maurice, la substitution de la langue anglaise à la langue française. Or, l'île Maurice compte plus de 350,000 Français d'origine. Il est peu probable que cette mesure soit acceptée sans protestation.

Au sujet du nouveau président des Etats-Unis, voici le curieux propos qu'on prête à M. Pierpont Morgan : "Théodore Roosevelt, dit M. Morgan, est regardé comme l'ennemi des Trusts. Il l'était hier. Il le sera peut-être encore demain, mais après-demain il sera des nôtres. Son tempérament essentiellement autoritaire, son irréducible volonté l'amèneront fatalement lui aussi à fonder un trust, celui de la politique, par lequel il acquerra le contrôle souverain sur tous les intérêts du pays.

"Roosevelt sera le roi des rois de notre République."

L'aéronaute André.

Un reporter suédois s'est rendu à Grenna, petite ville où la mère et la sœur d'Andrée vivent plus que modestement, d'une pension que leur sert le gouvernement suédois.

La mère d'Andrée est tellement convaincue que son fils n'est pas mort que, chaque jour, la chambrette où il habitait est scrupuleusement mise en ordre et préparée pour son retour imminent.

La vieille maman, très religieuse, ne se met jamais à table sans prier Dieu pour son fils absent.

Roosevelt est le plus jeune président que les Etats-Unis aient encore eus. Voici l'âge des différents présidents à l'époque où ils ont été appelés à remplir ces hautes fonctions :

Washington, 57 ; J. Adams, 62 ; Jefferson, 58 ; Madison, 58 ; Monroe, 59 ; J.-Q. Adams, 58 ; Jackson, 62 ; Van Buren, 55 ; W.-H. Harrison, 68 ; Tyler, 51 ; Polk, 50 ; Taylor, 65 ; Fillmore, 50 ; Pierce, 49 ; Buchanan, 66 ; Garfield, 52 ; Johnson, 57 ; Grant, 47 ; Hayes, 54 ; Lincoln, 49 ; Arthur, 51 ; Cleveland, 48 ; B. Harrison, 55 ; McKinley, 58 ; Roosevelt, 43 ans.

L'empereur de Russie a un sosie. C'est un homme d'Etat russe qui lui ressemble si bien que le duc d'York, se trouvant à Saint-Petersbourg, le confondit avec le tzar.

—Comte, disait un jour Nicolas II à son sosie, pourquoi n'altérez-vous pas vos traits ? Rasez votre barbe, par exemple. Ne plaisantez pas avec cela ! A rassembler ainsi à votre insouciance empereur, vous courez de grands risques, de terribles risques.

—Sire, répondit le diplomate, quand on a le bonheur de posséder une aussi auguste ressemblance, on n'y change rien.

—Bien, bien comte, répondit Nicolas, avec un sourire ; si vous ne voulez changer votre figure vous-même, prenez garde que quelque nihiliste, avec un coup de revolver, ne veuille s'en charger.

Une veuve recherchée.

Un journal australien donne la nouvelle suivante : Dans un centre minier, à quelque 80 milles de Coolgardie, dans l'Australie de l'ouest, un charpentier mourait dernièrement.

Il était à peine enterré que sa veuve se vit recherchée en mariage par le docteur qui avait soigné son mari ; le ministre des pompes funéraires qui l'avait enterré ; le directeur du service funéraire ; le pharmacien du lieu ; le gardien du cimetière où se trouvait la tombe ; le directeur et aussi l'ingénieur en chef d'une fabrique où le mari avait travaillé, le cabaretier chez qui il allait boire son whisky.

La jeune femme, peut-être effrayée du nombre des prétendants, quitta la place et retourna chez ses parents, à Melbourne.

Mme Bernard d'Attanoux, qui n'en est plus à faire ses débuts dans la traversée du continent noir, va repartir incessamment pour l'Afrique. Son sexe autant que son expérience de la vie musulmane lui donneront accès au foyer des indigènes. Elle entreprend principalement de conquérir les femmes aux idées de la civilisation occidentale et aux pratiques d'hygiène jusqu'ici presque totalement méconnues dans l'intérieur des familles.

On sait en quelle vénération sont accueillis, dans les milieux africains, les voyageurs et plus encore les voyageuses qui se présentent en vulgarisateurs de la science médicale.

Mme d'Attanoux étant aussi savante que courageuse, il est donc probable qu'elle parviendra aisément à tirer les femmes musulmanes de la pénible situation dans laquelle elles se trouvent actuellement.

C'est à Compiègne que le roi de Rome accorda—à l'âge de six mois—sa première faveur, la seule peut-être qu'il eut jamais l'occasion d'accorder, et voici comment.

Un vieux soldat, qui avait déjà obtenu de l'empereur bien des choses, mais qui n'était pas encore satisfait, s'avisait d'adresser un placet à Sa Majesté le roi de Rome.

Napoléon sourit en voyant la suscription et... il ordonna que l'on remit le placet à son adresse.

Gravement, le duc de Frioul, grand maréchal du palais, alla donner lecture de la requête au petit prince, qui dormait dans les bras de Mme de Montesquiou.

—Eh bien ! demanda l'empereur, en le voyant revenir, qu'a dit le roi de Rome ?

—Rien, sire.

—Parfait. Qui ne dit mot consent : que l'on accorde donc à mon vieux grognard ce qu'il demande.

On nous conte une singulière aventure arrivée récemment à un professeur de l'Université de Strasbourg.

Un jeune Japonais, qui avait suivi pendant plusieurs semaines les cours de droit, s'était fait inscrire pour les examens du doctorat. Le professeur, considérant que le jeune Oriental n'était pas suffisamment préparé, lui conseilla d'attendre encore. Il ne fut pas écouté et le candidat échoua brillamment. Le Japonais, renonçant à se présenter une deuxième fois, fit ses malles et retourna dans sa patrie.

Quelques semaines plus tard, le professeur en question reçut d'une jeune parente de l'étudiant une lettre dans laquelle il était dit qu'elle ne pouvait survivre à la honte causée par le professeur à sa famille et qu'elle se suiciderait tel et tel jour. Elle invitait en même temps le professeur à se tuer le même jour.

D'après les renseignements reçus depuis, il a été confirmé que la jeune Japonaise avait tenu sa parole. On ne prendra certainement pas en mal notre professeur de ne pas s'être conformé aux prescriptions du Code d'honneur japonais.

Un Américain conçoit ainsi les progrès de la civilisation dans l'espace de deux siècles.

Voici ce qui arrive dans la maison d'un honnête citoyen de New-York, en 2056 : le domestique est appelé à la cuisine par le télégraphe ; il se présente à la fenêtre dans un ballon.

Maitre.—Allez dans l'Amérique du Sud, dire à M. John que je serai heureux de l'avoir avec moi...

John.—M. Johnson dit qu'il viendra ; il est obligé de se rendre au Pôle Nord ; il passera ici en revenant.

Le Maitre.—Montez la machine à mettre la table, et télégraphiez à ma femme, qui est dans sa chambre, que M. Johnson doit venir. Ensuite vous brossez mon habit, car j'ai un rendez-vous à Londres pour midi.

John exécute les ordres de lui qui sont donnés, et son maître passe en Angleterre, après s'être arrêté un moment aux Antilles, pour y prendre une orange.

Il y a quelque temps, le roi et la reine d'Italie firent une longue promenade à pied, dans les environs du château de Raconigi, leur résidence d'été, quand la reine ressentit subitement une soif intense.

Avisant une vieille femme qui gardait une vache à proximité, le roi la pria de lui donner un peu de lait. La paysanne, ignorant qui elle avait devant elle, prétextua que sa vache ne donnait pas de lait.

—Mais vous avez de l'eau chez vous, reprit le roi.

—Ça, oui, répliqua la vieille.

—Pourriez-vous m'en chercher ?

—Si vous vouliez garder ma vache jusque-là, oui.

—Tope-là, fit Victor-Emmanuel, le plus sérieux du monde.

Au bout de dix minutes, la vieille revint avec un bol d'eau fraîche.

—Mais frais que fait-il, demanda le roi, qu'il y ait si peu de monde dans la contrée.

—Ils sont tous descendus au château pour voir le roi, la reine et la petite princesse. Il n'y a que nous, les vieilles, qu'on laisse à la maison et qui ne les verront jamais.

—Si fait, ma brave femme, répondit le roi, en lui remettant une pièce en or toute neuve, le roi et la reine, c'est nous deux.

La paysanne se mit à trembler de tous ses membres et, d'une voix désespérée, s'écria :

—Pardonnez-moi, sire, je ne savais pas.

La reine eut toutes les peines du monde à calmer la pauvre femme, qui ne cessait de répéter :

—Dire que j'ai donné ma vache à garder au roi !

Rien de plus divertissant que ce récit de la capture de trois Anglais armés, dont un officier, par un vieux Boer infirme.

La chose se passa ainsi :

Dans un mouvement de retraite effectué par les Boers, un vieux Burgher, que ses jambes ankylosées empêchent d'atteindre à temps sa monture, resta en arrière. Il s'abrita tant bien que mal derrière un pan de rocher, quand il vit deux soldats anglais conduits par un officier escalader son "klip" (roc). Les "Jocks" s'avancent avec mille précautions. Arrivés à proximité du Boer, celui-ci s'écrie d'une voix retentissante : "Hands up !" (Les mains en l'air !)

Les Anglais, surpris, obéissent en jetant leurs fusils. Le Burgher, toujours sans sortir de sa cachette, leur ordonne de marcher droit devant eux. Ceci fait, il rampe vers son cheval, qu'il enjambe non sans difficulté.

L'officier, qui s'aperçoit, mais trop tard, qu'il s'est rendu à un ennemi à moitié perclus, ne peut pas retenir cette exclamation de dépit : "Good gracious ! to be prisoner by such a thing !" (Bon sang ! être prisonnier par un magot semblable !)

Notre Burgher, imperturbable, conduit ses captifs auprès de son général :

—Général, j'ai fait trois prisonniers. Ils sont là, derrière la tente du général.

—Trois prisonniers, tu dis ? Bien ! Et combien étiez-vous ?

—Moi tout seul, général.

—Comment diable t'y es-tu pris ? Tu ne tiens pas debout !

—C'est vrai, général. Maar ek het hulie eers onnig gel, generaal, en toe gevat. (Je les ai d'abord cornés, et ensuite je les ai pris.)

MON

L'Oncle  
pourtant c'  
prise, mais  
nir de faib  
dant, à la l  
drame de s

Le régiss  
pas impose  
tistes pour  
Le publ  
C'est de bo

Cette ser  
réchale et l

ces deux d  
de la derni

tistes de n  
vers le Car

n'en fini  
dloges de  
triomphe.

en fin de  
qui se rec  
suffit de s

le premier  
Les vari  
périeurs à

nière. Un  
dans quelq  
travail arti

M. Pra  
de Paris,  
prochain,  
tenant con  
Encourage  
tristes !

THEATR

La Grac  
populaire  
à l'affiche

toute la se  
s'attendre

Comme M  
bien connu

Dieu a le  
rire à le

rents de la

Tres é  
scènes du  
bénédictio

ses compa  
gonflé, de  
aller gagn

Tres jol  
la chaumi

Chamouni  
meurquise,

Les pr  
Grâce de l

nière, M  
Nozières,  
M.M. Bou

Godeau, e  
Grange, e

Pour le  
taire, tiré  
Constantin

Cazeneuve  
maine du

TH  
C'est un  
nous don  
la Gaité,  
attendre.

plus popu  
comiques  
et montés  
pre à faire

Mme C  
Angot ad  
sée, enjou  
charmant  
grand su  
qui revie  
sincères à  
Aramini,  
Jeanne B  
sante en

La mis  
cra sple  
jolie. No  
notre am  
pareils sp  
de la G  
mérité.



MONUMENT NATIONAL

L'Oncle Bidochon a été acclamé, et pourtant c'était non-seulement une reprise, mais une comédie qui, sans compter de faiblesse, ne s'élevait pas, cependant, à la hauteur de la comédie ou du drame de salon.

Le régisseur avait cru prudent de ne pas imposer plus forte tâche à ses artistes pour un début.

Le public a acclamé quand même. C'est de bon augure.

Cette semaine, on donne *Mme la Maréchale* et *Les Rantzau*. Le premier de ces deux drames a été le colossal succès de la dernière tournée artistique des artistes de notre comédie française, à travers le Canada et les Etats-Unis. Nous n'en finirions pas, s'il fallait citer les éloges de la presse au sujet de ce triomphe. *Les Rantzau*, qu'on donnera en fin de semaine, est une comédie-drame qui se recommande par elle-même. Il suffit de se rappeler Dubreuil, lors de la première, l'an dernier.

Les variétés, entre les actes, seront supérieures à celles de la semaine dernière. Un nouveau rideau sera installé dans quelques jours. Il sera d'un beau travail artistique.

M. Prad et Mlle Ethel, les artistes de Paris, doivent débiter la semaine prochaine, probablement. On peut maintenant compter sur des salles comblées. Encourageons les nôtres, : soyons patriotes !

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

*La Grâce de Dieu*, le célèbre drame si populaire de d'Ennery et Lemoine, sera à l'affiche du Théâtre National Français toute la semaine du 7 courant. On peut s'attendre à un très grand succès. Comme *Marie Jeanne*, cette autre pièce bien connue de d'Ennery, *La Grâce de Dieu* a le don de faire, successivement, rire à gorge déployée et verser des torrents de larmes.

Très éminentes sont les principales scènes du drame : La séparation, la bénédiction, le départ de Marie et de ses compagnons qui s'éloignent, le cœur gonflé, de leurs chères montagnes, pour aller gagner leur vie à Paris.

Tres jolis sont les décors représentant la chaumière de Loustalot, la vallée de Chamounix, la mansarde, le salon de la marquise, etc.

Les principaux interprètes de *La Grâce de Dieu* seront Mme de la Sablonnière, Mlles Verteuil et Rhéa, Mme Nozières, Mlles Meussot et Brémont ; MM. Bouzelli, J. Daoust, Petitjean, Godeau, Filion, Villeraie, Leurs, de la Grange, etc.

Pour le drame, superbe drame militaire, tiré d'un épisode de la prise de Constantine par MM. J. Prume et P. Cazeneuve, sera à l'affiche pour la semaine du 14.

THEATRE DE LA GAITE

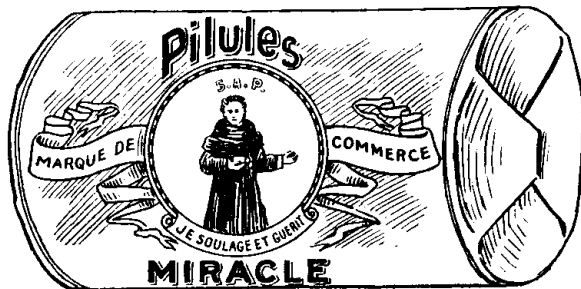
C'est un véritable opéra-comique que nous donne cette semaine le théâtre de la Gaité, aussi le succès ne s'est pas fait attendre. *La Fille de Mme Angot* un des plus populaires et des plus beaux opéras-comiques que l'on puisse voir, est joué et monté de façon superbe et bien propre à faire salle comble toute la semaine.

Mme Clara Dartigny fait une *Clairette Angot* adorable. Tour à tour naïve, rusée, enjouée et tendre, elle est toujours charmante. Mlle Lange est joué avec grand succès par Mlle Angèle Darcy, qui revient à la Gaité. Compliments sincères à Messieurs Vathubert, Darcy, Aramini, Soulier, Méry, etc., et à Mlle Jeanne Blonck. Très bonne et très amusante en "amarante."

La mise en scène est superbe, les décors splendides et les costumes fort jolis. Nous complimentons sans réserve notre ami Darcy. En nous donnant de pareils spectacles, c'est pour le théâtre de la Gaité un succès assuré et bien mérité.

# A quoi sert la Fortune

Si vous n'avez pas une Bonne Santé?



La Santé est absolument nécessaire au Bonheur.....

Cela est vrai ; à quoi sert d'avoir la richesse d'un Vanderbilt, d'un Rockefeller, d'un Morgan, si vous ne pouvez pas en jouir par cause de maladie. Est-ce que le bien le plus précieux n'est pas une bonne santé ???

Il est bien simple d'avoir une bonne santé, c'est de prendre les PILULES MIRACLE.

Si vous souffrez, si vous êtes réellement malade, vous ne tarderez pas à vous procurer les PILULES MIRACLE, car si vous ne vous en procurez pas, c'est que vous ne souffrez pas réellement. Une personne qui veut se guérir en prend les moyens, et une personne qui veut se guérir promptement et sûrement ne peut pas faire autrement que prendre les PILULES MIRACLE.

La digestion fait souffrir des milliers de personnes ; cependant une boîte de PILULES MIRACLE guériront celui qui en fera non par l'expérience, car l'efficacité est prouvée, mais qui voudra se guérir.

Le battement de cœur foudroie des centaines de personnes par année, "Mort subite" le meilleur préventif est sans contredit les PILULES MIRACLE.

Le teint pâle fait la peine et afflige nombre de jeunes filles, mais qui vous dit que celles que vous voyez ayant un beau teint et de fraîches couleurs ne sont pas les personnes qui font usage des PILULES MIRACLE, car les pilules ont pour effet de purifier le sang et de vous fortifier.

Énumérer les maladies qui peuvent se guérir avec les PILULES MIRACLE serait trop long, il est mieux et plus court de dire que nous ne connaissons et qu'il n'existe pas de maladies nerveuses qui ne peuvent se guérir promptement et efficacement par les PILULES MIRACLE.

## Pourquoi chercher de midi à quatorze heures

Pourquoi souffrir plus longtemps, quand à votre portée, quand on vous offre un remède qui a guéri des centaines de personnes qui souffraient de la même maladie ?? Pourquoi retarder quand pour la modique

somme de CINQUANTE CENTINS on vous garantit un soulagement ???

Lisez la lettre suivante qui vous montre la réelle valeur des PILULES MIRACLE et vous verrez par là que nous pouvons garantir satisfaction :

M. M. R. Coté & Cie,  
Agents des PILULES MIRACLE  
Louiseville, Que.

Messieurs,

Je tiens à vous remercier du soulagement que j'ai eu en prenant vos PILULES MIRACLE ; je ne me doutais pas que je pourrais obtenir un résultat aussi prompt, et je dois déclarer que j'avais à peine pris quelques pilules que je me suis senti immédiatement soulagé.

Ma digestion m'a toujours fait souffrir et surtout depuis deux ans, malgré que j'ai essayé tous les remèdes possibles, je ne pouvais pas apporter aucun soulagement ; quand j'ai pris vos PILULES MIRACLE je ne croyais pas fermement que j'aurais pu obtenir mieux que les autres, mais je voulais simplement en faire l'essai, et je vous dirai que je suis sensiblement mieux, et que je compte me rétablir complètement.

Veillez trouver inclus un mandat poste pour \$3.00 et envoyez moi six boîtes immédiatement.

Votre serviteur,

J.-A. Romain, Ste Philomène, P. Q.

Vous pouvez vous soulager, et vous pouvez vous guérir.

Les PILULES MIRACLE sont garanties donner satisfaction.

Les PILULES MIRACLE sont en vente partout à 50c la boîte ; les marchands peuvent se les procurer dans tout le gros ou chez Lyman Sons & Co. Les PILULES MIRACLE seront envoyées franco sur remise du prix par

# The Montreal Chemical Manufacturing Co.

Agents Généraux : R. COTÉ & CIE, Louiseville.

Agents pour la ville : COTÉ & CIE, 7 rue St-Pierre, Montréal.

BELL TELEPHONE : MAIN 1548.

On demande des agents dans toutes les villes de la Puissance et spécialement pour les suivantes : St-Jérôme, Chicoutimi, Lévis, Trois-Rivières et Drummondville.

THEATRE DU PALAIS ROYAL

Nos plus sincères compliments à la direction de ce coquet théâtre pour le succès obtenu : mercredi, 2 octobre, un mois juste après l'ouverture, il a fallu refuser l'entrée à une cinquantaine de personnes, faute de places. Arriver à ce résultat au bout d'un mois, c'est la preuve évidente d'une bonne direction, secondée par une bonne troupe qui fournit de bons spectacles.

Faire le compte rendu de La Famille Pont-Biquet est impossible, pour deux raisons : la première, c'est que ceux qui ont vu la pièce ne retrouveraient pas dans de rapides phrases la meilleure partie de leurs joyeuses impressions, et la seconde, c'est qu'il est impossible de donner une idée à peu près exacte de cette pièce si mouvementée à ceux qui ne l'ont pas vue. Harmant obtint un succès colossal dans le rôle de La Reynette. Il est fort bien secondé par tout le monde, sans exception, et c'est en bloc que nous félicitons tout le monde. Nous citerons seulement M. Hervé, à qui nous devons cette faveur parce que c'est un débutant. Il joue son rôle de paysan ahuri avec un soin qui frise la perfection et qui contribue grandement au succès général.

Mme Harmant Rhéa est une ravissante fiancée, qui a l'intelligence de la banalité en ne représentant pas le personnage classique dont la caractéristique est la gaucherie, la timidité et la bégueulerie. Non. Elle est pétulante, diserte, tendrement autoritaire et tout à fait spirituelle.

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les Pilules de Langue Vie du Chimiste Bonard constituent un remède infailible. Elles rafraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

—On est à considérer le projet de construction d'un tunnel monstre, de 25 milles de long entre l'Ecosse et l'Irlande. Le coût de ces gigantesques travaux s'éleverait à quelque dix millions de louis sterling.

EFFICACITÉ RECONNUE

Le *Buisme Rhumal* est le remède le plus efficace et le moins coûteux pour les affections de la gorge et des poumons.

—On doit nettoyer les cadres dorés avec un oignon.

Advertisement for 'Un Prêtre' medicine, featuring a small illustration and text describing its benefits for various ailments like anemia and debility.

Les témoignages de milliers de femmes ont établi que les Pilules Rouges donnent la force aux Femmes Faibles et la santé aux Femmes malades.

La science est l'ennemi naturel de la maladie et la combat sous toutes ses formes.

Là où la maladie commence ses ravages, la science entre en campagne contre elle et sort vainqueur.

C'est ce qui a fait que les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine voyant l'empire que prenaient chez les femmes les maladies propres à leur sexe, ont cherché un moyen qui serait à la portée de toutes femmes souffrantes pour se guérir.

Le fruit de leur étude a été la production des Pilules Rouges, une médecine dont le record de guérison n'a jamais été égalé dans les annales de la science médicale, et dont les guérisons sont attestées par des milliers de femmes.

La durabilité de ces guérisons est prouvée par les femmes reconnaissantes qui nous écrivent souvent pour nous dire : " Il y a déjà longtemps que je me suis guérie avec les Pilules Rouges et je n'ai pas eu de retour de maladies. Je suis en pleine santé. Je suis heureuse, merci aux Pilules Rouges."

Il y a des gens qui disent que ces guérisons sont imaginaires, mais les femmes qui se sont guéries savent que ces guérisons sont vraies.

Elles savent qu'il n'y a rien d'imaginaire dans le mal de reins, les points de côtés, la faiblesse, la nervosité, les irrégularités, les hémorragies de toutes les douleurs qu'elles enduraient.

Faiblesse Générale, Douleurs Périodiques.

Je suis âgée de vingt-six ans : depuis l'âge de quinze ans, c'est-à-dire depuis que je suis grande fille, j'ai souffert d'irrégularités et de douleurs périodiques, tellement, qu'il me fallait tous les mois prendre le lit pendant plusieurs jours. Mes maux étaient aussi accompagnés d'hémorragies qui m'affaiblissaient beaucoup, et qui faisaient que je n'avais pas beaucoup de jours de bon temps durant le mois.

Il y a huit ans, je me mariai, mais un an après, j'étais obligée d'aller à l'hôpital, où je passai quelques semaines sous traitement, sans obtenir aucuns résultats. Je revins chez moi aussi malade qu'avant, et plus faible que jamais. C'est sur les journaux que je vis que les PILULES ROUGES prises avec soin seraient bonnes pour mon cas.

J'allai donc voir les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, et je me mis sous leurs soins. Ils me donnèrent des conseils et me dirent comment prendre les Pilules Rouges ; elles me firent dès le commencement un grand bien, me donnèrent des forces, arrêtaient les hémorragies qui me rendaient à bout, firent de moi une femme forte et solide. Depuis dix ans que je cherche la santé en vain, je suis heureuse de pouvoir certifier que ce sont les Pilules Rouges seulement qui m'ont guérie.

Mme FERDINAND DESPATIE, 1788, rue Saint-André, Montréal.

Soit par négligence, soit pour toute autre raison, nous avons remarqué que nos patientes ne prenaient pas aussi régulièrement les PILULES ROUGES pendant l'été que pendant les autres saisons de l'été.

Nous voulons appuyer sur le fait bien important que c'est pendant les mois chauds qu'elles en ont le plus souvent, car la chaleur excessive a pour effet d'éclaircir le sang et d'affaiblir les organes, ce n'est qu'en prenant des Pilules Rouges avec soin et persévérance qu'elles peuvent obvier à ce contre-temps, conserver leurs forces et éviter les maladies si fréquentes et si graves pendant ces mois.

Ne craignez pas les Pilules Rouges, contrairement à beaucoup d'autres remèdes elles ne troublent pas l'estomac et les intestins, au contraire, elles aident à la digestion, donnent appétit, soutiennent les forces et empêchent ces maladies si fréquentes qui surviennent pendant la saison chaude ; comme le mal de tête, les étourdissements, la mauvaise digestion, la faiblesse générale, les fièvres typhoïdes, la diarrhée et le choléra.

Si vous avez des doutes sur ce que vous devez faire en prenant les Pilules Rouges, écrivez aux médecins spécialistes ou allez les voir à leur bureau au No 274 rue Saint-Denis, les consultations sont tout à fait gratuites.

Voyez, lorsque vous achetez une boîte des Pilules Rouges, que le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE soit sur chaque boîte et ainsi évitez les contrefaçons. N'achetez pas les Pilules Rouges qui se vendent à 25 cts la boîte ou au 100. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront envoyées franco sur réception du montant au Canada et aux Etats-Unis, 50 cts la boîte ou 6 boîtes \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Mme DIEUDONNE HENRY

Guérie du mal de tête et de faiblesse nerveuse par le Régulateur de la Santé de la Femme et les Plasters du Dr J. Larivière.



Ces remèdes ne sont pas la panacée universelle, ils ne s'appliquent qu'aux affections de la femme.

Ils ont été inventés après d'actives recherches et des études ardues, par le Dr J. Larivière, qui, depuis plus de vingt ans, s'occupe des maladies particulières au sexe féminin. C'est dire que son Régulateur de la Santé de la Femme, les Female Plasters et les Columbia Headache Pills, sont composés scientifiquement, au moyen d'ingrédients, de produits qui en font des médecines dont l'efficacité ne peut être mise en doute. En voici une preuve entre mille, donnée dernièrement par Mme Dieudonné Henry :

" J'étais atteinte de faiblesse générale depuis plusieurs années, et je souffrais continuellement de grands maux de tête. Inutile de vous dire que j'ai employé les remèdes recommandés en pareils cas : mais sans succès. Ma condition ne faisait qu'empirer. Un jour, il me prit fantaisie d'essayer vos remèdes. Le succès que j'obtins fut merveilleux, et je m'en veux de ne pas les avoir employés plus tôt, car je me serais épargné bien des dépenses inutiles et des souffrances inouïes. Après deux semaines de traitement, votre Régulateur de la Santé de la Femme, vos Female Plasters et vos Columbia Headache Pills me ramenaient à la santé, et mes forces revenaient comme par enchantement. Je vous assure qu'à l'avenir j'aurai toujours ces précieux remèdes sous ma main."

Mme DIEUDONNÉ HENRY.

Demandez ces remèdes à votre pharmacien, et s'il ne les a pas, écrivez directement au Dr J. Larivière, Manville, R.I., qui vous enverra gratuitement une liste de questions secrètes.

C'EST LE TEMPS

N'oubliez pas que l'hiver arrive à grands pas et que c'est le temps de faire réparer vos fourrures. Nous vous recommandons de nous les apporter au plus tôt afin de pouvoir les avoir en temps et lieu. Notre assortiment de chapeaux venant des meilleures maisons françaises, anglaises et américaines est des mieux assorti et des plus complet tant sous le rapport de la mode que sous celui de la qualité. Une visite vous convaincra de nos avances.

ARMAND DOIN

Chapelier et Manchonnier,  
No 1584 Notre-Dame,  
En face du Palais de Justice.

—On estime qu'il y a 1,100 trains de passagers qui arrivent à Chicago ou qui en partent chaque jour.

PRINCIPE IMMuable

Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard purifient et fortifient le sang dont la pureté et la force constituent le principe immuable de la vraie santé.

—On a calculé que les morts subites, chez l'homme sont 8 fois plus fréquentes que chez la femme.

ILS NE SE COMPTENT PAS

Ceux qui savent apprécier la valeur du *Baume Rhumal* sont incomparables.

—Les Canadiens décrochent 60 pour cent des prix décernés pour bestiaux à l'Exposition de Buffalo. C'est un succès énorme.

PUISSANT TONIQUE

Baie Saint-Paul, 24 mars 1900.

Messieurs. — Depuis l'automne dernier, nous faisons usage dans notre communauté de votre excellent VIN DES CARMES, et les résultats obtenus nous ont donné entière satisfaction. Aussi je me fais un devoir de le recommander hautement comme un puissant tonique contre la faiblesse et l'anémie.

St MARIE-ANNE DE JÉSUS

Supérieure de l'Hospice Sainte-Anne.

—Dans les écoles de San-Francisco, il est défendu de punir les élèves en leur enlevant des points sur leur pourcentage.

LA FORCE RETROUVÉE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés par suite d'un excès de travail intellectuel ou physique trouveront dans les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard la force et la vigueur.

—Les feux sacrés de l'Inde ne sont pas tous éteints. Le plus ancien qui existe encore a été allumé il y a douze siècles.

C'EST POUR RIEN

Tout le monde est bien heureux de trouver partout un remède aussi précieux que le *Baume Rhumal* à 25c la bouteille.

—Lavez vos brosses à dents dans une dissolution saline.

Trente ans de succès

**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures

sans Coliques ni Nausées  
sans AUCUNE PURGATION

ni avant  
ni après  
du

par les CAPSULES  
**L. KIRN**  
à l'extraît éthéré de  
de **POUGÈRE** Mâle Pure  
sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

**VER SOLITAIRE**

PARIS, Pharmacie HAUGOU,  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies

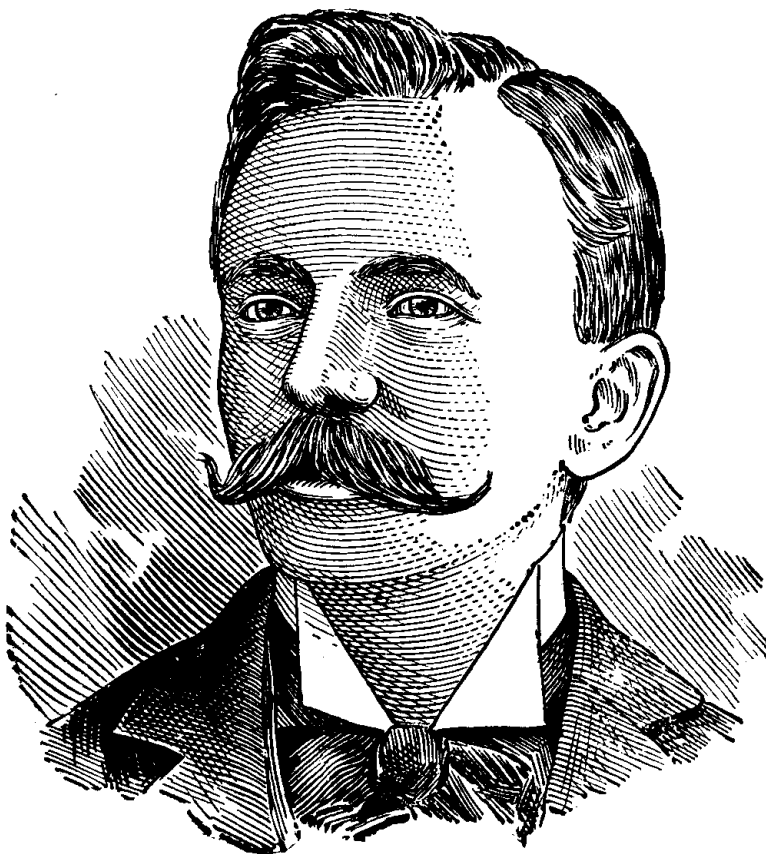
ENCORE UNE GUERISON REMARQUABLE

M. Léon Caster, Professeur de musique, de Montréal, est guéri de Débilité Générale et de Dyspepsie, par les

Pilules de Longue Vie Bonard

M. Caster souffrait de Débilité générale et de Dyspepsie. Il était pâle, faible, nerveux et avait toujours les extrémités froides. Pendant des années, il employa tous les moyens pour recouvrer ses forces perdues et n'y est parvenu qu'après avoir fait usage des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).

VOICI CE QU'IL NOUS ECRIT :



M. LEON CASTER

La Cie Medicale Franco-Coloniale,

MESSIEURS. — Je me fais un véritable plaisir en même temps qu'un devoir de vous témoigner ma plus vive reconnaissance pour le résultat étonnant que m'a donné l'essai des PILULES DE LONGUE VIE. Vous pouvez m'en croire messieurs, lorsque j'ai commencé à prendre vos Pilules j'étais dans un état de débilité complet; et j'ai constaté qu'après la troisième boîte un changement considérable s'était opéré dans mon état. Certes, au début, je n'ajoutais pas grand confiance à ce remède, pas plus qu'à bon nombre d'autres que j'employais sans résultat. Mais en présence du bien-être que j'ai ressenti après en avoir employé quelques boîtes seulement, je suis heureux de déclarer que cette médecine est la seule capable de rendre au sang la force et la vigueur dépensées par la maladie. En conséquence, je vous autorise à faire publier ces faits et vous permet d'en appeler à mon témoignage pour en assurer l'authenticité.

Recevez, messieurs, l'expression de mon plus profond respect.

LEON CASTER, Professeur de Musique,  
641 rue St-André, Montréal.

LES PILULES DE LONGUE VIE (BONARD)

Guérissent les hommes, les femmes et les enfants, elles guérissent l'anémie, la dyspepsie, les maladies de la peau ainsi que toutes les maladies du foie, des rognons et de l'estomac. Si vous êtes malade, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les Pilules de Longue Vie, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébeuf, ou Mlle Elizabeth Ouellet, 89 rue St-François-Xavier. M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Gouin, 478 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Si vous aimez mieux essayer les pilules avant d'en acheter, envoyez nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 cents et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.



La Cie Médicale  
Franco-Coloniale,  
202 rue St-Denis,  
Montréal.

Messieurs—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte-échantillon de vos *PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)*.

Nom.....

Adresse.....

**PLUS D'ASTHME**

Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**DUPUIS & LUSSIER**  
AVOCATS  
Chambre No 1, édifice de La Presse

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ÉTRANGER

**BEAUDRY & BROWN**  
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
37 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

### J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tél. Est 1379

**EPILEPSIE** ARRETEE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de Saint-Victor, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTE, 1781, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **DR R.-H. KLINE, Ld.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondé en 1871

### ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

### VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

### Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT

MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance - - - Bell, Up 2710

### LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1911 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et de Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 25 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents. revue mensuelle illustrée. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

**J.A. DUMAS**  
TEL BELL M 1426  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St Laurent  
MONTREAL.

### Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal

### ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratuits.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.



NORMAN H. H. LETT, Ecr. greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciemment et en vue de la santé de mes enfants.

Dr J. M. SAWERS, 122, MacDonnell Ave., TORONTO

### LE PACIFIQUE CANADIEN

#### SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : \*8.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

#### Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, \*8.00 p.m.  
Arrivée à Holyoke, \*7.12 a.m.  
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.  
Départ de Springfield, \*8.00 p.m., 9.15 a.m.  
Départ de Holyoke, \*8.18 p.m., 9.32 a.m.  
Arrivée à Montréal, \*8.15 a.m., 9.10 p.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 119 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

M. F. EGG, City Passenger Agent, Ocean Steamship Tickets, Atlantic and Pacific.

### RIPANS

#### Epouses et Mères

Quand elles font elles-mêmes leurs travaux domestiques, elles doivent se garder en bonne santé, pour l'amour de leur famille. A cela tient une grande partie du bonheur du foyer. Les nombreuses et pénibles obligations des travaux domestiques fatiguent une femme, et l'épuisent et il arrive que la nature sollicite du secours. Il n'y a pas sur terre de remède plus efficace que les RIPANS TABLETS, en pareilles circonstances. Une ménagère de l'Amérique, Pe. déclare : "J'ai souvent pensé que la douleur que j'éprouvais dans le dos et les épaules, me tuerait. J'étais nerveuse, irritable, facile à effrayer. A peine pouvais-je traîner un pied après l'autre. J'ai commencé à faire usage des RIPANS TABLETS, et, à présent, je me sens bien et vigoureuse."

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne forment pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

### THÉÂTRE DE LA GAITÉ

R. D'ARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine

Téléphone Bell, Est 1954.

SEMAINE, DU 7 OCTOBRE

### LA FILLE DE MADAME ANGOT

OPÉRA COMIQUE EN 3 ACTES

Mme Clara Dartigny, dans le rôle Plairette

Tous les soirs à 8 1/2 heures.

Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 1/2 heures.

### Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry  
Tél. Bell Est, 1736

Bureau privé, Tél Est 2017  
GEO. GAUVREAU, Propriétaire  
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 7 OCTOBRE

### LA GRACE DE DIEU

Nouveaux costumes! Nouveaux décors!

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c.  
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c.

Loges, 50c et 75c.  
Loges, 50c.

Semaine prochaine : POUR LE DRAPEAU

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPÉLIQUE**  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Désodorif, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Angosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.  
Il date de 1849

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.



# LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

## TROISIEME PARTIE

### LE FILS

#### III

Par un de ces derniers jours d'hiver qui sont parfois d'une douceur exceptionnelle et qui ressemblent aux premiers jours du printemps, trois hommes causaient en se promenant au soleil dans le jardin minuscule situé derrière le petit hôtel de la rue de Suresnes, et touchant au grand jardin du pensionnat de Mme Dubief.

Ces hommes étaient Pierre Lartigues, Verdier et Maurice.

Depuis un mois, disait Verdier, la police se remue beaucoup, mais elle s'agit dans le vide. Cependant il ne faut point jouer avec le feu... Hâtons-nous d'arriver à nos fins et de disparaître...

Hâtons-nous, c'est bientôt dit ! répliqua Lartigues. Avons-nous trouvé Simone ?

—Non...  
—Elle est à Paris cependant, puisque Maurice en a acquis la certitude.

—Depuis ce moment, fit Verdier, j'ai cherché de tout côté... Je n'ai obtenu aucun renseignement...

—J'en ai fait autant, sans plus de succès, ajouta Lartigues.

—Je vais me mettre en quête à mon tour, dit Maurice, et ce sera bien le diable si je reviens bredouille... Simone a posé pour un tableau. Eh bien ! je verrai les marchands de tableaux... Si le peintre est habile, il a dû reproduire exactement les traits de son modèle, traits qui me sont connus par la photographie... Une fois le tableau trouvé, je prendrai l'adresse du peintre et par lui j'aurai l'adresse du modèle... Faites-en autant de votre côté...

Les deux hommes approuvèrent ce projet.

Maurice reprit :  
—Surtout soyez prudents... Ne vous montrez en plein jour dans Paris que bien déguisés et surtout bien grimes... Vous savez que la meute policière est plus que jamais en chasse, et qu'elle soupçonne l'existence d'une association.

—Aimée Joubert vous a-t-elle fait des confidences à ce sujet ?... demanda Lartigues.

—Non, car elle évite avec soin toute causerie relative à ses fonctions à la Préfecture, mais il a suffi de quelques mots pour me faire comprendre ou plutôt deviner bien des choses...

—C'est Lartigues qu'elle cherche, dit Verdier, et Lartigues est mort...

—Elle affirme le contraire... répliqua Maurice en regardant attentivement les deux hommes.

Tous deux restèrent impassibles.

Verdier reprit :

—Son corps a été exposé à la Morgue... vous le savez bien...

—Elle ne l'a point reconnu pour Lartigues.

—Rien de plus naturel... Vingt-trois ans changent un visage... Aimée Joubert ayant quitté un jeune homme retrouvait un vieillard... D'ailleurs la décomposition cadavérique rendait les traits méconnaissables...

Maurice demeura silencieux.

—Ne pourrions-nous surveiller les agissements de cette femme ?... demanda Lartigues.

—Gardons-nous en bien ! répondit le jeune homme.

—Pourquoi ?

—Parce que ce serait un moyen infaillible d'attirer sur nous le danger qui ne nous menace pas, en ce moment du moins... Si le hasard mettait Mme Rosier sur la piste de l'un de nous, elle aurait beau vouloir me le cacher, l'espoir de la vengeance prochaine rayonnerait sur son visage !... Soyez sans inquiétude... Nous n'avons à craindre aucune surprise... Rapportez-vous en à moi pour cela.

—Soit... Agissez seul de ce côté... Nous comptons sur vous... Autre chose : Vous avez pris l'engagement de nous défaire de Marie Bressolles, et cette héritière d'Armand Dharville vit toujours.

—Elle est mourante...

—Oui, mais d'une maladie de langueur qui peut traîner des semaines, des mois, une année peut-être ; c'est inadmissible, vous le savez aussi bien que nous... Tout est compromis par de tels retards !...

—Que faire ?

—En finir...

—Par quels moyens ?

—C'est ce que nous allons examiner ensemble.

#### IV

Lartigues reprit :

—Je me suis occupé quelque peu de médecine à mes moments perdus, surtout au point de vue toxicologique.

—Oh ! ne me parlez pas de poisons... interrompit Maurice. Le poison, quel qu'il soit, laisse des traces...

—J'en connais un qui n'en laisse aucune.

—Lequel ?

—Je vous le dirai tout à l'heure...

—A quoi bon ? Il me serait impossible de l'administrer sans me compromettre, et j'aime infiniment mieux renoncer à ma part de l'héritage d'Armand Dharville, que de risquer une partie dont l'échafaud est l'enjeu probable... Ce n'est pas le sang-froid qui me manque, vous le savez bien, mais je n'aimerais pas un agent de la sûreté sur mes talons.

—Vous n'avez rien de ce genre à craindre... Que dit le médecin à propos de la maladie de Marie Bressolles ?

—Il affirme qu'une partie du venin de la vipère a passé dans le sang de la jeune fille, malgré la succion opérée, et telle est, selon lui, la cause de la maladie de langueur qu'il combat vainement... Je crois qu'il se trompe... La véritable cause n'est point là...

—Où donc est-elle ?

—Dans l'amour de Marie Bressolles pour Albert de Gibray.

—C'est bien romanesque...

—Romanesque, soit, mais absolument vrai...

—Albert de Gibray est plus malade que la jeune fille... Donc elle ne l'épousera pas... Le médecin d'ailleurs m'a fait l'effet d'un sot en trois lettres, mais nous nous servirons de sa sottise...

—Et comment ?...

—Il est une chose généralement admise, même par des médecins sérieux et expérimentés... Je ne l'affirme, ni ne la nie, il me suffit de la constater. Ces hommes de science donnent pour certain que si une jeune fille mordue par un reptile, et guérie d'une manière insuffisante, se marie et devient mère, l'enfant

absorbe le virus et la mère est sauvée... Ou je me trompe fort, ou si vous suggérez au docteur cette idée très pratique, il s'empressera de conseiller un mariage immédiat... Le père, qui ne vit que pour sa fille, saisira la balle au bond, et n'ayant aucun autre mari sous la main, puis-qu'Albert de Gibray se meurt et qu'en outre le juge d'instruction s'opposerait au mariage, vous supplierez d'épouser au plus vite... Rien ne vous empêchera plus alors d'exécuter ce que nous avons résolu.

—Par quel moyen ? Expliquez-vous enfin...

—Tout bonnement, mon cher, par l'acide prussique...

—Tout bonnement ! répéta Maurice avec un éclat de rire. Il faut en trouver, de l'acide prussique... et ce n'est pas commode...

—Tropmann en a bien fait, et Tropmann n'était qu'un rustre... Je vous croyais un peu chimiste...

—Pas autant que Tropmann, car je suis incapable de faire ce qu'il a fait.

—Eh bien ! moi, je me suis occupé de chimie comme de médecine, et je vous fournirai de l'acide prussique quand il vous en faudra... Donc, une fois marié, il vous suffira de faire respirer à votre femme endormie le flacon d'une forme spéciale que je vous aurai remis... Vous agirez ainsi sans péril, à coup sûr, et vous prendrez votre revanche des deux insuccès du patinage, au bois de Vincennes, et de la vipère, rue de Verneuil...

Après un instant de réflexion Maurice répondit :

—Oui, je m'occuperai de cela.

—Le plus tôt possible, je vous en prie... J'ai reçu d'Angleterre une nouvelle lettre plus pressante que toutes les autres... Michel Brémont ne comprend rien à tant de lenteurs, et voit la partie compromise, peut-être perdue, si nous ne nous hâtons.

—Michel Brémont en parle trop à son aise ! répliqua Maurice. Conseillez-lui de modérer son impatience... Et, à propos de correspondance, j'ai pensé à une chose... une inquiétude m'est venue... Prenez garde à vos lettres...

—Que voulez-vous dire ?

—On pourrait établir à la poste, à votre intention, l'équivalent du fameux *cabinet noir* dont on a tant parlé jadis.

—Bah ! les correspondances sont inviolables...

—Quand il s'agit de la découverte d'un secret comme le nôtre elles cesseraient bien vite de l'être, si le procureur de la République et le juge d'instruction le demandaient...

Lartigues fronça le sourcil.

—Vous pourriez avoir raison... murmura-t-il.

—J'ai raison, n'en doutez pas...

—J'aviserai...

—Vous êtes prévenu... Maintenant je vous quitte.

—Ah ! encore un mot...

—J'écoute... fit Maurice.

—Savez-vous ce que devient le comte Yvan ? l'avez-vous vu ?

—Je l'ai vu deux fois, à des dîners d'amis.

—Parle-t-il de ses projets ?

—Jamais... Sans ma mère, j'ignorerais encore son véritable nom et le but de son voyage à Paris...

—Un point important à éclaircir : En venant causer avec Mme Rosier, lui a-t-il parlé de Lartigues ?

—Non, mais je sais qu'il lui en avait parlé précédemment et que, dans l'homme frappé par moi et couché sur les dalles de la Morgue, il n'a pas reconnu Lartigues...

—Il ne l'a pas reconnu ? s'écria le pseudo-Van Broeck. Il le connaissait donc ?

—C'est probable... c'est même certain.

—De qui tenez-vous ces détails ?

—De ma mère elle-même lorsque je l'ai questionnée quelques jours après la grande scène de la reconnaissance. Aussi je ne puis me persuader que l'homme auquel vous donnez le nom de Lartigues soit en réalité le Gustave Perrier frappé par moi rue Montor, guéil ?

—Vous ne pouvez vous persuader cela ?...

—Non...

Lartigues haussa les épaules.





Elle vit Simone en larmes.

—Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle d'un ton affectueux.

A cette question, les sanglots de Simone éclatèrent. Elle ne put répondre, et tendit à Mme Dubief la lettre qu'elle venait de recevoir.

Simone, nos lecteurs l'ont déjà comprise, était une nature d'élite, une nature toute de tendresse, de reconnaissance, de dévouement.

Elle n'oubliait pas, elle ne pourrait oublier jamais, qu'elle devait son retour à la santé, son existence actuelle, si calme, si heureuse, et la certitude d'un avenir tranquille, à la protection de Mlle Bressolles.

Sans une hésitation, sans un regret, elle aurait donné sa vie pour prolonger celle de Marie, et son sacrifice, nous l'affirmons, lui aurait paru la chose du monde la plus naturelle.

Mme Dubief lut la lettre, essuya ses yeux et dit :

—Ainsi qu'il arrive toujours, la chère enfant s'est triste... Sa maladie lui fait voir les choses en noir... Je suis certaine qu'elle s'exagère beaucoup la gravité de son état, et je crois à sa guérison prochaine...

—Ah ! madame, que Dieu vous entende ! s'écria Simone, dont les sanglots soulevaient la poitrine.

## VI

—Votre chagrin prouve la bonté de votre cœur... reprit Mme Dubief. Vous aimez beaucoup Mlle Bressolles.

—Ah ! de toute mon âme ! répondit Simone. Je lui dois tout, puisque sa protection m'a fait admettre ici... Je donnerais ma vie pour elle...

—Je ne mets point en doute votre dévouement... Je sais que ce ne sont pas là de vaines paroles... Vous comptez sans doute aller demain rue de Verneuil ?...

—Oui, madame, et je voulais vous demander la permission de partir de bonne heure...

—Je vous laisse absolument libre et je vous prie seulement de passer chez moi avant de quitter la maison... Je vous remettrai un mot pour Marie Bressolles.

—Oui, madame, et je vous remercie de votre bonté. La maîtresse de pension et la jeune lingère montèrent ensemble aux dortoirs, l'une pour reprendre son travail, l'autre pour s'assurer que tout était bien en ordre.

Simone, un peu rassurée par les paroles consolantes de Mme Dubief, avait essuyé ses larmes.

La perspective de pouvoir disposer d'une journée tout entière la rendait presque gaie...

Elle se proposait, après sa visite à Marie Bressolles, d'aller à l'atelier de la rue Vavin, chez Gabriel Servet, qu'elle n'avait pas vu depuis quelque temps et d'avoir par lui des nouvelles d'Albert de Gibray qu'elle savait souffrant.

Les heures seraient bien remplies et, quoiqu'elle eût encore le cœur un peu gros, elle souriait à la pensée de revoir ses chers protecteurs.

## VII

Depuis quelque temps, le comte Yvan s'était peu montré dans le monde.

En dehors de quelques fêtes d'amis auxquelles il assistait par courtoisie, il vivait retiré, ne voyant guère que le vicomte Guy d'Arfeuilles et Albert de Gibray, pour lequel il s'était pris de vive sympathie, à la suite d'une visite faite à son père.

Presque chaque jour il allait passer deux ou trois heures au chevet du malade.

Paul de Gibray avait vu naître cette amitié avec un vif plaisir. Il estimait le jeune Russe dont le caractère lui semblait plein de grandeur et de noblesse, il se sentait attiré vers lui.

En outre, obligé de passer les trois quarts de sa vie au Palais, dans son cabinet de juge d'instruction, il était heureux de savoir que le comte Yvan tenait à son fils bonne et fidèle compagnie.

Le jeune officier d'artillerie dont nous avons fait connaissance sur le lac du bois de Vincennes, et le vicomte Guy d'Arfeuilles, venaient souvent voir le malade et lui procuraient quelque distraction.

Le comte Yvan, après avoir déjeuné avec Paul de Gibray, comptait passer une bonne partie de la journée près d'Albert.

Les deux hommes se trouvaient encore dans la salle à manger.

—Ainsi, disait le Russe, le meurtrier du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil vous échappe toujours ?...

—Hélas ! oui, mon cher comte ! Je suis honteux et désolé d'en convenir, mais nous sommes impuissants...

—La police française a cependant à l'étranger la réputation d'être incomparable...

—Cette réputation elle la mérite... J'ai vu nos agents accomplir de véritables tours de force en matière d'investigations, mais en ce moment ils semblent avoir un bandeau sur les yeux.

—Les scélérats que vous cherchez en vain sont donc des colosses d'habileté ?...

—Peut-être, mais peut-être aussi n'ont-ils pour eux que le hasard... A chaque instant nous croyons avoir découvert quelque chose, nous nous figurons tenir une piste... *Bâtons flottants* que tout cela... ce quelque chose s'évapore, et le fil que nous avons saisi se brise entre nos mains !... Ah ! je vous assure qu'il y a des heures où je me sens découragé !

—Et Lartigues ?...

—Il reste introuvable !... Je crois que nous allons cesser de nous occuper ostensiblement de cette mystérieuse affaire, et laisser Mme Rosier s'occuper seule des recherches auxquelles rien au monde ne pourrait la faire renoncer...

Le comte Yvan fit un haut-le-corps.

—Cesser de vous occuper de cette affaire ! s'écria-t-il. Est-ce possible ?

—J'ai dit *ostensiblement*... répliqua Paul de Gibray. En ayant l'air d'abandonner l'instruction, nous donnerons aux criminels une sécurité trompeuse... Ne se croyant plus poursuivis, ils se cacheront moins... Ils commettront quelque imprudence qui mettra Mme Rosier, et les agents qu'elle dirige sur cette piste, insaisissable jusqu'à ce jour... Peut-être même pousserons-nous la ruse de guerre jusqu'à faire annoncer dans les journaux que, dans sa lutte contre des scélérats inconnus, la police se reconnaît honteusement battue.

—Cela me semble ingénieux, en effet.

—Ce n'est pas neuf, mais c'est presque infaillible. Les plus habiles sont tombés dans le piège.

—Dieu veuille que cette fois il en soit de même !...

—Amen ! répondit le magistrat en quittant son siège. Je vais vous quitter... ajouta-t-il, mon devoir m'appelle au Palais... Allez-vous voir Albert ?

—Oui, et je passerai avec lui une partie de l'après-midi... Je le lui ai promis...

—Vous êtes bon et je vous remercie de toute mon âme...

—Vous n'avez à me remercier de rien... J'aime votre fils comme s'il était mon frère...

—Allons auprès de lui...

Et le juge d'instruction conduisit le Russe dans la chambre du jeune homme.

Le pauvre Albert était bien changé.

Marie Bressolles en le voyant, n'aurait pu retenir ses larmes.

Les traits tirés, les joues creuses, le teint livide, les yeux caves, les paupières cerclées de bistre, rendaient méconnaissable son charmant visage.

Ses prunelles, autrefois si brillantes maintenant ternies, prouvaient l'intensité de ses souffrances.

—Vous partez père ?... demanda-t-il d'une voix faible, non moins changée que sa figure.

—Oui, cher enfant, mais je compte revenir de bonne heure... Tu ne seras pas seul, d'ailleurs... Je laisse auprès de toi notre ami le comte Yvan.

—Je le sais... Il a bien voulu me promettre de rester...

Et Albert, tirant du lit son bras amaigri, tendit une

main quasi diaphane au jeune Russe qui la serra avec effusion.

Paul de Gibray embrassa son fils et sortit vivement.

Il avait hâte de se trouver hors de la chambre afin de cacher les larmes prêtes à jaillir de ses yeux.

La vue de cet enfant bien-aimé, jadis si plein de santé, de force et de grâce, et maintenant plus semblable à un cadavre qu'à un vivant, lui brisait le cœur.

Albert, dès qu'il se trouva seul avec le dernier des Kourawieff, lui dit :

—Mon cher comte, je n'ai pas voulu prononcer devant mon père un nom qui lui est antipathique... mais avec vous je n'ai pas les mêmes raisons de garder le silence.

—Parlez, mon ami, que voulez-vous savoir ?

—Si M. Bressolles est venu prendre de mes nouvelles aujourd'hui.

—A cette question, je ne puis répondre d'une façon positive, votre père ne m'ayant rien dit à ce sujet, mais je suis arrivé depuis longtemps déjà et je crois que, si l'on était venu de la rue de Verneuil, je l'aurais su...

Albert poussa un profond soupir.

—Personne encore aujourd'hui... balbutia-t-il avec une expression déchirante, et voilà huit jours que personne n'est venu... On m'oublie... on m'oublie... Peut-être me croit-on déjà mort !...

—On ne vous oublie pas, j'en suis sûr, répondit le Russe.

—Alors, pourquoi ne point venir ou ne point envoyer ?

—M. Bressolles s'absorbe sans doute dans ses préoccupations personnelles. Sa fille est malade, vous le savez, ce qui le rend bien excusable d'avoir passé quelques jours sans songer à venir chercher de vos nouvelles.

—Marie, murmura douloureusement Albert, malade aussi... comme moi... C'est d'elle que je voulais vous parler... Savez-vous si elle va mieux ?

—On la dit hors de danger, mais elle est encore bien faible, paraît-il... répliqua le comte Yvan.

—Elle aurait pu m'écrire quelques lignes.

—Le croyez-vous ?

—Pourquoi non ?

—Une jeune fille écrire à un jeune homme... C'est bien incorrect...

—Cela cesse de l'être quand le jeune homme à qui l'on écrit va mourir sans doute... Je suis plus près de la tombe que bien des octogénaires... Donc je suis un vieillard et je dois avoir les privilèges de la vieillesse...

—Albert, dit le comte Yvan d'un ton presque sévère, ne parlez pas ainsi !... C'est mal et ce n'est point sincère... Vous allez mieux... Votre état s'améliore de plus en plus et vous le savez... Pourquoi donc m'affligez-vous en prononçant des paroles que rien ne motive et que rien ne justifie ?

Albert tendit de nouveau la main au jeune Russe.

—Pardonnez-moi... dit-il. J'aime tant Marie !... Quand je pense à elle (et j'y pense sans cesse), quand je crains de la perdre (et je le crains toujours), ma raison s'égaré... Il me semble que je ne la reverrai plus... jamais plus...

Et deux grosses larmes roulèrent sur les joues livides du fils du juge d'instruction.

Le comte Yvan sentit ses paupières humides.

## VII

Le comte Yvan reprit :

—Vous aimez cette jeune fille et elle vous aime... La fatalité vous sépare en ce moment, mais la fatalité se lassera...

—Mon père vous a-t-il dit que je pouvais espérer ? demanda vivement Albert.

—Votre père éprouve pour vous une trop vive tendresse, pour ne pas vouloir un jour assurer votre bonheur.

—Sa haine pour Mme Bressolles est égale à sa tendresse pour moi...

—Les haines les plus fortes, comme les feux les plus ardents, finissent tôt ou tard par s'éteindre...

—Ah ! si je pouvais le croire, comme cette pensée me rattacherait à la vie ! Vivre pour Marie ! quelle joie !... Vous êtes mon ami, cher comte ?

—Votre ami bien sincère.

—Voulez-vous me rendre un service ?

—Certes, je suis tout prêt. Mais parlez peu, je vous en prie, et surtout ne parlez pas de choses qui vous affligent... Une complète tranquillité est indispensable pour votre prompt guérison.

—Ce dont je veux vous parler n'a rien d'affligeant pour moi, au contraire...

—Je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

—Vous connaissez Gabriel Servet ?

—Un jeune artiste de grand talent... Je le connais et je l'admire...

—Vous savez qu'il est mon ami, et avant de tomber malade j'allais chaque jour travailler dans son atelier.

—Il a commencé un portrait de Marie... Ce portrait, quoique inachevé, est d'une merveilleuse ressemblance... Voulez-vous aller le voir ?...

—Le portrait ? demanda le comte en souriant.

—Non, répondit Albert, le peintre...

—Si vous le désirez, j'irai bien volontiers...

—Oh ! je vous en prie !... Cela me fera tant de plaisir !

—C'est donc convenu... Que lui dirai-je ?

—Que je lui demande de faire à mon intention, d'après le portrait, une miniature, un médaillon. Il ne refusera pas cela, car il m'aime, j'en suis sûr, et il faut qu'il soit très occupé, très absorbé, pour n'être point venu me voir depuis plusieurs jours... Il comprendra quelle sera ma joie d'avoir sans cesse auprès de moi, sous la glace de ce médaillon, le doux visage de Marie, pour le contempler... pour l'embrasser...

En ce moment l'émotion s'empara du malade, de grosses larmes coulèrent de ses yeux et des sanglots soulevèrent sa poitrine.

—Voyons, Albert, voyons, mon ami, calmez-vous ! fit le comte en serrant les mains du jeune homme. Cette agitation ne vaut rien pour vous... Chassez-la donc ! Je vais aller immédiatement chez M. Servet, et j'obtiendrai de lui qu'il fasse ce que vous souhaitez mais à la condition que vous refoulerez ces larmes qui vous font beaucoup de mal et me font à moi beaucoup de peine.

Le fils du juge d'instruction eut un sourire d'une expression céleste.

—Je ne pleurerai plus... je vous le promets... dit-il. Vous êtes bon... Vous m'aimez bien... Merci !...

Yvan Smoïloff, fidèle à sa promesse, quitta le jeune homme et se rendit rue Vavin, à l'atelier de Gabriel Servet.

Le peintre n'était point chez lui.

Un domestique, fort occupé à mettre de l'ordre dans l'atelier, répondit au comte que M. Servet, membre du jury d'examen pour le Salon qui ne devait pas tarder à s'ouvrir, ne rentrerait que très tard, mais qu'il serait possible sans doute de le rencontrer le lendemain.

—Je reviendrai demain... fit le jeune russe. Prévenez M. Servet de ma visite, je vous prie...

Et il laissa sa carte.

## IX

Maurice avait résolu de suivre sans perdre de temps les conseils de ses associés, et de hâter son mariage autant que cela dépendrait de lui.

Son existence actuelle, pleine de crimes et de dangers, de terreurs et d'angoisses, le fatiguait horriblement.

Il voulait arriver vite au but de ses rêves, toucher sa part de l'héritage d'Armand Dharville et vivre en bon bourgeois millionnaire.

Une fois l'héritage partagé, se disait le jeune homme, l'abbé Méryss et le capitaine Van Broeke s'en iront à tous les diables, en Amérique ou aux grandes Indes, et avec eux disparaîtra toute chance que les recherches

de la police parisienne aboutissent un jour ou l'autre. Plus de péril, alors ; la tranquillité absolue ; la paix de l'esprit et du cœur ; point de remords et beaucoup d'argent...

—Quel mariage ?

Maurice Vasseur, cette exception dans l'humanité, raisonnait ses belles espérances aussi froidement qu'il avait combiné ses actions monstrueuses !

En quittant la rue de Suresnes, il se rendit à l'hôtel de la rue de Verneuil.

C'était l'heure de la visite quotidienne du docteur Dufresnes.

Mme Bressolles reçoit-elle ? demanda Maurice au valet de chambre qui répondit :

—Monsieur et madame sont au salon avec le notaire de monsieur, qui est venu pour affaires... Ils ont donné l'ordre de ne pas les déranger tant que le notaire serait là, mais M. Maurice est presque de la maison, et s'il veut attendre au petit salon ou au fumoir.

—Oui, interrompit le jeune homme, j'attendrai. Comment va Mlle Marie aujourd'hui ?

—Toujours la même chose, monsieur... Bien faiblotte, notre pauvre demoiselle, bien faiblotte...

A cette minute précise un coup de timbre retentit, annonçant une visite et le médecin parut.

—Ah ! s'écria le valet de chambre, voici M. le docteur !

Maurice fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu qui lui tendit la main et lui dit :

—Bonjour, M. Vasseur... Vous m'avez devancé... Comment va-t-on ici ?...

—Je n'en sais rien, docteur, j'arrive... Le valet de chambre à qui j'adressais cette question me répondait qu'il n'y avait aucun changement...

—Hum ! hum ! fit le médecin, aucun changement ! Il faut qu'on se hâte de suivre un peu plus à la lettre mes prescriptions, sinon je me fâcherai... Où est M. Bressolles ?

Le domestique répliqua, comme il l'avait déjà fait un instant auparavant :

—Au salon, monsieur, en affaires... avec madame et le notaire...

—Bien, je le verrai tout à l'heure... Mlle Marie est-elle descendue ?

—Oh ! non, monsieur, elle est dans sa chambre...

—Dans sa chambre ! par ce beau de temps quasi printanier !... Claquemurée au lieu de respirer l'air pur et de prendre un bain de soleil !... Isolée avec ses idées noires, quand j'ai recommandé de continues distractions !... Si tout cela ne se modifie pas au plus vite, je rendrai mon portefeuille ! On ira chercher un de mes confrères !...

—Monsieur le docteur monte-t-il tout de suite chez mademoiselle ?

—Non... je veux parler d'abord à M. Bressolles. J'attendrai...

—Nous attendrons ensemble, dit Maurice. Venez au fumoir, docteur... Je ne serais pas fâché d'avoir avec vous un instant de conversation...

—Tout à votre disposition...

Le médecin suivit au fumoir le fils d' Aimée Joubert, et tout en allumant un cigare demanda :

—De quoi s'agit-il ?

—De Mlle Marie...

—Ah ! ah !... Est-ce que vous connaissez par hasard un moyen de la guérir ?

—Peut-être bien...

—Dois-je saluer en vous un de mes collègues, cher monsieur ? Auriez-vous étudié la médecine ? fit le docteur en souriant.

—Très peu... en amateur... mais assez cependant pour pouvoir mettre un point lumineux dans les ténèbres...

—Vous piquez ma curiosité, je l'avoue...

—Je suis prêt à la satisfaire. Apprenez-moi d'abord, vous, dit Maurice, si vous attribuez la maladie de Mlle Bressolles aux suites du terrible accident dont elle a été victime...

—La morsure de la vipère ? En grande partie, oui.

—En grande partie, répéta Maurice. Y aurait-il donc encore une autre cause ?

—Il y en a une, et je croyais que vous ne l'ignoriez pas...

—Faites-vous allusion à l'amour enfantin que Mlle Bressolles croit éprouver pour M. Albert de Gibray ?

—Sans doute...

—Mais cela n'a pas d'importance...

—Cela en a beaucoup plus que vous ne le croyez... Enfantin ou sérieux, l'amour dont nous parlons cause une souffrance morale à Mlle Marie, et la souffrance morale devient souffrance physique pour son corps affaibli...

—A cela, quel remède ?

—Il y en a deux : Le premier, simple dérivatif, la distraction. Le second, tout-puissant, un autre amour.

—Très bien... Nous traiterons cette question dans un instant... Occupons nous maintenant de cette part de maladie résultant de la morsure venimeuse... Malgré la succion opérée par Albert de Gibray, une partie du venin s'est donc mêlée au sang ?

—Oui. Cette partie est trop faible pour occasionner la mort, mais suffisante pour déterminer la maladie de langueur qui ne laisse pas de me préoccuper beaucoup, et de m'inquiéter un peu...

—Avez-vous étudié les travaux des médecins d'Amérique qui se trouvent à même, plus souvent que leurs confrères d'Europe, de combattre le virus des reptiles ?

—Oui.

—Vous avez lu le fameux mémoire de John Brown ? —Je l'étudiais ce matin encore avec un intérêt très vif... répliqua M. Dufresnes. Mais à quoi diable en voulez-vous venir ?...

## X

Maurice répondit à la question du Dr Dufresnes par une autre question :

—Parmi les moyens de guérison indiqués par John Brown, n'en est-il pas un qui, plus particulièrement, ait attiré votre attention ?

—Oui.

—Lequel ?

—Celui qui se rapporte au mariage de la jeune fille mordue par un reptile, et restant soumise à l'influence morbide d'une portion de venin mêlée au sang...

—C'est justement sur ce moyen curatif que je voulais appeler votre attention. Le regardez-vous comme infallible ?...

—Oui, puisque telle est l'opinion, non seulement de l'auteur américain mais de plusieurs spécialistes français très compétents...

—En avez-vous parlé à M. Bressolles ?

—Assurément non...

—Pourquoi ?

—A quoi bon parler d'une chose impraticable ?

—Impraticable, à quel point de vue ?

—Mlle Bressolles est, paraît-il, très éprise d'Albert de Gibray, qui s'est si courageusement dévoué pour elle... Or, Albert de Gibray est malade, très malade et, d'après ce que j'ai entendu dire au médecin sa guérison paraît au moins douteuse... Il est donc matériellement impossible de penser à lui comme mari et, en supposant que Mlle Bressolles, cédant aux sollicitations de son père et au désir de combattre victorieusement la maladie de langueur qui la mine, se résignât à une autre union, où rencontrer l'homme qui, dans l'état où se trouve la pauvre jeune fille, consentirait à la prendre pour compagne, pâle, amaigrée, se soutenant à peine ?...

—Cet homme existe, n'en doutez pas ! s'écria vivement Maurice.

—Oh ! oh ! fit le docteur, comme vous dites cela chaleureusement ! Est-ce que par hasard ?...

Il s'interrompit.

A suivre